



Elisabeth Ruelens
Master in de taal-en letterkunde

L'abbé Prévost : entre l'Ancien Régime et les Lumières

Analyse des structures socio-politiques, des dogmes religieux
et du rôle de l'argent dans *Manon Lescaut* et *Histoire d'une
Grecque moderne*

-

Universiteit Gent
Faculteit Letteren en Wijsbegeerte
Vakgroep letterkunde
2016-2017

Promotor: Prof. Dr. Alexander Roose

Masterproef voorgelegd tot het behalen van de graad van
Master in de taal-en letterkunde: Frans - Spaans.

Avant-propos

Avant de présenter mon mémoire, j'aimerais remercier quelques personnes. Premièrement je voudrais remercier professeur Alexander Roose pour son aide et ses conseils. Son enthousiasme et sa passion pour la littérature ont toujours été une source d'inspiration pour moi. Ensuite, je voudrais remercier mes parents, avec qui je peux toujours partager mes joies et mes craintes, mon frère Egmont et mes deux sœurs Sieglinde et Isolde pour leur patience et leur amour inconditionnel. Finalement, je voudrais encore remercier Lize de Putter et Louise Vercruysse, mes amies et camarades de classe qui étaient toujours à mes côtés, tout au long du trajet.

Merci.

Résumé

Ce mémoire est une analyse sociocritique des œuvres littéraires *Manon Lescaut* (1731) et *Histoire d'une Grecque moderne* (1740) d'Antoine-François Prévost d'Exiles, dit l'abbé Prévost. Le but de la recherche est d'examiner dans les deux œuvres, d'un côté, les aspects de la réalité sociale, économique et religieuse de l'Ancien Régime contre lesquels Prévost s'insurge et, de l'autre côté, de dévoiler les idées des Lumières auxquelles il se rapproche. La recherche montre notamment que Prévost s'opposait à l'ordre social de l'Ancien Régime, à l'inégalité entre les hommes et les femmes et au pouvoir central. En outre, en tant que déiste, il mettait en doute le rôle et la puissance de Dieu, il dénonçait les mœurs de son époque et insistait de vivre de manière plus naturelle et sensible. Ainsi, les visions de Prévost se rapprochaient des critiques sociales de Montesquieu, Diderot, Rousseau et de Locke, mais s'écartaient des idées des Lumières radicalement athées et irréligieuses comme celles de d'Holbach et de Sade.

Abstract

Deze thesis stelt een sociaalkritische analyse voor, gebaseerd op de literaire werken *Manon Lescaut* (1731) en *Histoire d'une Grecque moderne* (1740) van Antoine-François Prévost d'Exiles, beter bekend als l'Abbé Prevost. Het doel van het onderzoek is enerzijds om via een grondige studie van deze werken na te gaan tegen welke sociale, economische en religieuze aspecten van het Ancien Régime Prévost zich verzette. Anderzijds probeert het onderzoek aan te tonen welke concrete verlichte ideeën Prévost in zijn verzet benaderde. Het onderzoek toont aan dat de auteur in opstand kwam tegen de sociaal gevestigde orde, tegen de ongelijkheid tussen man en vrouw en tegen het centraal gezag onder het Ancien Régime. Als deïst stelde hij de rol en de macht van God in vraag, hekelde hij de mores van zijn tijd en was hij voorstander van een meer natuurlijke en gevoelige manier van leven. Verder toont het onderzoek aan dat Prévosts visies de maatschappijkritische ideeën van Montesquieu, Diderot, Rousseau en Locke benaderden. Hij week echter wel af van de radicale, atheïstische en ongodsdienstige verlichte ideeën zoals die van d'Holbach en Sade.

*You cannot swim for new horizons
until you have courage to lose sight of the shore.¹*

– W. Faulkner

¹ W. Faulkner, *The Mansion*, London, Chatto and Windus, 1961, [s.p.].

Introduction

Le roman *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, continue à fasciner jusqu'à nos jours. L'adaptation à l'opéra en 1893 par Giacomo Puccini, les différents ballets, les nombreuses adaptations au cinéma, dont la dernière date de 2013, et même la chanson *Manon* de Serge Gainsbourg, inspirée sur l'œuvre de Prévost, affirment que l'histoire et l'amour du chevalier des Grieux et de sa demoiselle Lescaut restent éternellement actuels.

Cependant, depuis son apparition en 1731, le roman a mauvaise réputation et la séduisante Manon a failli conduire l'œuvre et son auteur au bûcher. Les journaux de l'époque décrivaient des Grieux et Manon comme un « escroc » et une « catin », et dénonçaient l'impudicité de leur conduite.² L'histoire, selon Sgard, se situe pendant les dernières années du règne de Louis XIV³ et raconte l'aventure d'un fils de bonne famille qui tombe éperdument amoureux de la jolie Manon. Il quitte alors le séminaire, ignore les conseils de son ami et condisciple Tiberge et rompt avec son père et avec toute sa famille. Il devient pour elle voleur et meurtrier qui, trempé dans un parfum de débauche, conteste l'ordre et se heurte contre les classes sociales supérieures. Ainsi, la société du XVIII^e siècle, toujours en son printemps, s'offusquait de se voir si indélicatement représentée.⁴

Ensuite, sur l'auteur courent également des rumeurs scandaleuses, ce qui n'a pas contribué à l'appréciation de son œuvre littéraire.⁵ En 1713, à seize ans, Prévost 'jette son froc aux orties' et précipite son père, qui avait frappé à coup de pied la maîtresse enceinte de son fils, au bas d'un escalier. Défroqué et déserteur, Prévost s'enfuit à Bâle, puis à Londres où il se fait expulser par son inconduite. En 1720, épuisé de fatigue, il abandonne à Yvetot une fille que l'on envoie au Mississipi. De désespoir, il se réfugie alors dans un couvent Bénédictin, dont il s'évade quelques années plus tard. Il se réfugie une deuxième fois en Angleterre et puis à Amsterdam, où il gagne sa vie en tant que garçon de café, directeur de théâtre ou comme escroc. De nouveau à Londres, il risque le gibet, mais reste néanmoins en Angleterre et s'y convertit au protestantisme. Finalement, de retour en France et réintégré dans les ordres, il s'engage dans l'armée comme officier de cavalerie et continue sa vie de débauche. Même sa mort était extraordinaire ; frappé d'apoplexie, il aurait décédé sous le scalpel du chirurgien qui l'autopsiait. Bien que beaucoup de détails de la vie de Prévost aient été mal documentés ou exagérés par la force du scandale, il est indéniable que Prévost, jésuite, officier, bénédictin, nouvelliste, romancier, historien et amoureux incorrigible, mena une vie hors du commun.⁶

² R. Mathé, *Manon Lescaut: Abbé Prévost; analyse critique*, Paris, Hatier, 1970, p. 5.

³ J. Sgard, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Manon Lescaut*, Paris, Flammarion, 1995, p. 12.

⁴ R. Mathé, *op. cit.*, p. 5.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*, p. 6.

C'est pourquoi Prévost a inséré beaucoup d'éléments autobiographiques dans ses œuvres. Surtout l'histoire du chevalier des Grieux recèle des traits qui rappellent avec une précision étonnante la vie de l'auteur.⁷

Prévost est mort en 1763 à Courteuil, au milieu du siècle des Lumières. Bien que ses œuvres soient encore enracinées dans l'Ancien Régime, elles annoncent certaines idées fondamentales des Lumières et marquent déjà la rupture avec l'Ancien Régime. Cependant, Sgard, dans son introduction à *Manon Lescaut*, écrit que Prévost ne cherche pas « une vérité historique ou un réalisme avant la lettre ; jamais il n'a accordé, dans des romans, d'intérêt à la réalité matérielle ou sociale en elle-même ; pour lui, le roman n'a rien à voir avec le journal ni avec la relation de voyage »⁸.

Or, dans ce mémoire, je tenterai de démontrer le contraire ; je tenterai d'examiner les aspects de la réalité sociale, économique et religieuse de l'Ancien Régime contre lesquels Prévost s'insurge et de dévoiler les idées des Lumières desquelles Prévost – de manière explicite ou sous-jacente – se rapproche dans *Manon Lescaut*.

En outre, bien que je me concentre sur l'analyse de *Manon Lescaut*, tout au long de la recherche, je compare le roman avec *Histoire d'une Grecque moderne*, considéré comme le deuxième chef-d'œuvre de Prévost et son deuxième grand roman de mœurs. La *Grecque moderne* sort neuf ans après *Manon Lescaut*, en 1740, et souffre également du statut de 'roman à scandale'.⁹ Le livre raconte l'histoire d'un ambassadeur de France à Constantinople, un libertin avisé, qui tombe sous les charmes de Théophé, une jeune concubine. Quand il achète la liberté de Théophé, elle refuse les avances et même l'amour de son bienfaiteur, ce qui condamne le diplomate à une profonde frustration et le pousse au comble de la jalousie ; ce n'est, en effet, pas une histoire banale.¹⁰

Cependant, le fait que *Histoire d'une Grecque moderne* se déroule majoritairement à Constantinople, peut semer de la controverse. Ainsi, Mauzi soutient dans sa préface à la *Grèce moderne* que ce livre symbolise une confrontation entre l'Orient, qui est, selon lui, « entièrement déprécié » et l'Occident – les pays chrétiens – qui est « donné comme exemplaire ». L'Orient, selon Mauzi est représenté dans *Histoire d'une Grecque moderne* comme « repoussoir, l'inverse des valeurs chrétiennes et de l'ordre occidental. ». « Il n'est même pas », continue-t-il, « comme dans certaine littérature 'philosophique', cet espace imaginaire et neutre, d'où l'on peut jeter un regard critique sur les folies et les scandales de

⁷ J. Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, Québec, PUL, 2006, p. 46.

⁸ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.* p. 11.

⁹ A. J. Singerman, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, Paris, Flammarion, 1990, p. 21.

¹⁰ *Ibid.*

notre monde »¹¹. Cependant, il me semble que Prévost, bien au contraire, déprécie l'Occident, et non l'Orient, à travers l'hypocrisie du diplomate français – qui parle au nom de toute sa nation – et que c'est le Français, et non le Turc qui est méprisé et honni.¹² Ainsi, la *Grecque moderne*, est le deuxième grand roman de Prévost qui, ensemble avec *Manon Lescaut*, conteste le plus explicitement les structures et les mœurs de la société française du XVIII^e siècle. C'est pourquoi il convient de les comparer.

En outre, *Manon Lescaut* et *Histoire d'une Grecque moderne* sont des histoires énigmatiques. Elles manifestent, comme le disait Singerman, une étonnante richesse thématique et une telle profondeur et complexité dans l'analyse psychologique qu'elles se rapprochent de l'époque moderne.¹³ Prévost a donc voulu raconter plus que de belles histoires d'amour ; il a peint la société française du XVIII^e siècle, il l'a analysée et, en la critiquant, il s'est rapproché des idées des Lumières. Ainsi, pour mieux comprendre l'étendue des thématiques de Prévost, j'ai voulu, en toute modestie, faire une étude de son illustre époque et de la société dans laquelle il vivait et écrivait.

Dans la recherche, je me concentre sur trois grands thèmes. A l'aide des études d'Albert Soboul et de Paul Hazard, le premier chapitre se consacre à la socio-politique, au système de classes, au pouvoir central, à la vision sur la femme et à l'inégalité sociale dans la société française du XVIII^e siècle. Dans le deuxième chapitre, j'analyse, d'un côté, l'importance de la religion et des dogmes religieux et, de l'autre côté, l'apparition des nouvelles idées profanes des Lumières au XVIII^e siècle. Finalement, dans le troisième chapitre, je me concentre sur le rôle de l'argent et sur l'inégalité de fortune. Je compare, plus spécifiquement, l'ordre de l'Ancien Régime aux conceptions de Prévost à l'aide des études de Jean Sgard, Alan J. Singerman et René Démoris et aux idées fondamentales des philosophes marquants des Lumières comme Denis Diderot, Jean-Jacques Rousseau, le baron d'Holbach, Charles de Montesquieu, Voltaire et le marquis de Sade.

A l'aide de cette recherche sociocritique, je tente d'examiner comment Prévost s'inscrivait dans la philosophie des Lumières et pourquoi, selon lui, la société française et occidentale étaient prêtes à changer.

¹¹ R. Mauzi, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, Paris, Bibliothèque 10/18, 1965, p. XXXVI-XXXVII.

¹² A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, Genève, Librairie Droz S. A., 1987, p. 283-284.

¹³ *Ibid.*, p. 212.

1. Politique et société

1.1 L'inégalité sous l'Ancien Régime

1.1.1 Les classes sociales et l'inégalité judiciaire

Avant d'entamer l'analyse des œuvres littéraires, il est important de résumer brièvement le contexte politique et social de l'époque. Dans la société de l'Ancien Régime se distinguaient trois ordres bien démarqués; le clergé, la noblesse – les deux ordres privilégiés – et le tiers état qui comprend la majorité de la nation.¹⁴ Bien que la noblesse soit l'ordre le plus privilégié, elle ne formait qu'une minorité infime dans la nation. Selon certaines études, la proportion des nobles par grande ville en 1788 variait de moins de 1 à plus de 2% des habitants.¹⁵

Cependant, tout au long de l'Ancien Régime, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les sociétés européennes étaient dominées par la volonté de cette aristocratie – c.à.d., la noblesse et le haut clergé – et par des structures féodales. En outre, le haut clergé se rattachait souvent à la noblesse de Cour, vu que le pouvoir royal assurait des moyens d'existence aux cadets de grandes familles – puisque le droit d'aînesse les excluait de l'héritage paternel en faveur de l'aîné – conformes à leur rang. Ainsi pouvait-on trouver parmi les évêques et les archevêques certains noms des plus nobles et des plus anciennes familles de France.¹⁶

Ce dernier phénomène est également illustré dans *Manon Lescaut*. En tant que cadet, le chevalier des Grioux ne peut hériter du nom et du titre familial et il devra faire carrière dans l'état ecclésiastique¹⁷ :

J'avais dix-sept ans, et j'achevais mes études de philosophie à Amiens, où mes parents, qui sont d'une des meilleurs maisons de P..., m'avaient envoyé. [...] Ma naissance, le succès de mes études et quelques agréments extérieurs m'avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J'achevai mes exercices publics avec une approbation si générale, que Monsieur l'Evêque, qui y assistait, me proposa d'entrer dans l'état ecclésiastique, où je ne manquerais pas, disait-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte¹⁸, auquel mes parents me destinaient.¹⁹

Ainsi, chacun des personnages de *Manon Lescaut* est déterminé par l'hérédité familiale et par sa classe sociale.²⁰ Aussi Prévost a-t-il créé une histoire dans laquelle les trois personnages

¹⁴ A. Soboul, *La France à la veille de la Révolution*. Paris, CDU, 1969, p. 16.

¹⁵ A. Soboul, *La société française dans la seconde moitié du XVIII^e siècle: structures sociales; cultures et modes de vie*, Paris, CDU, 1969, p. 112.

¹⁶ *Ibid.*, p. 113.

¹⁷ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.* p. 222.

¹⁸ R. Démoris, *Le silence de Manon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 17. Pour être membre de l'ordre de Malte, un ordre militaire, il faut être noble, puisque l'ordre de Malte l'exige.

¹⁹ A.-F. Prévost, *Manon Lescaut*, éd. J. Sgard, Paris, Flammarion, 1995 [1731], p. 56-57. – (M., p. 56-57).

²⁰ J. Sgard, *Prévost romancier*, Paris, Librairie José Corti, 1968, p. 275.

principaux (le chevalier des Grieux, Manon et Tiberge) appartiennent aux trois grandes classes sociales de la société française du XVIII^e siècle. En juxtaposant ces trois classes, Prévost souligne la profonde inégalité judiciaire entre elles. L'analyse des personnages des Grieux et Manon montre qu'il y a une distance entre eux qui semble infranchissable. Selon Sgard, les soupçons et les malentendus entre les deux amants sont presque toujours causés par des principes et des obstacles sociaux qui les séparent.²¹ L'analyse qui suit vérifiera cette hypothèse.

Je commence par l'analyse de Manon. Manon est sans naissance, une fille du tiers état. Sa seule véritable famille est son frère, un menteur rusé et pervers. Le chevalier veut tout faire pour oublier que Manon vient d'une famille médiocre, qu'elle est menteuse, faible et immorale et qu'elle aime trop le plaisir et le luxe. C'est Lescaut, le frère de Manon qui – lui aussi dépourvu de scrupules, instinctif et veule – le lui rappelle.²² « A ce frère », disait Sgard, « qui est son âme damnée, elle ressemble trop bien »²³.

Manon avait un frère, qui était garde du corps.²⁴ [...] C'était un homme brutal, et sans principes d'honneur. [...] il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit sa maison de la nôtre et qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenait. Il m'appelait son frère ; et sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot, et de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermais les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon.²⁵

Manon est un phénomène étrange pour des Grieux, un être incompréhensible qu'il doit interpréter et traduire tout au long de l'histoire. Elle, à son tour, sera surprise de voir son amant consterné ou furieux pour ce qu'il considère comme des trahisons. Epouvantée par la colère de son amant, elle est déçue de voir qu'il méprise ses projets.²⁶

Le vieil amant en était déjà sorti. Malgré la résignation avec laquelle je m'étais soumis à ses volontés, je ne pus réprimer le murmure de mon cœur en la renvoyant. Je lui parus triste et languissant. La joie de la retrouver ne l'emportait pas tout à fait sur le chagrin de son infidélité. Elle, au contraire, paraissait transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les noms de perfide et d'infidèle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me raila d'abord de ma simplicité [...].²⁷

²¹ *Ibid.*, p. 276-277.

²² *Ibid.*, p. 276.

²³ *Ibid.*

²⁴ M., p. 224. Les gardes du corps existaient de quatre compagnies de gendarmerie et ils avaient souvent une mauvaise réputation. Seulement les officiers étaient nobles.

²⁵ M., p. 86-87.

²⁶ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 278.

²⁷ M., p. 104.

Ainsi, les soucis de Manon sont d'un autre type que ceux de des Grieux. La question qui se pose à Manon, d'un côté, est celle de la survie : elle doit échapper à une instance familiale et répressive. De l'autre côté, ayant toujours vécu dans la pauvreté, elle rêve d'aisance et de luxe. Cette vision du monde et ce rapport au monde qu'ignore des Grieux, qui a toujours été parfaitement protégé de telle misère, sont donc des soucis plus importants pour Manon que son choix amoureux. L'amour pour elle, n'est qu'un vif plaisir, alors que c'est l'existence même pour des Grieux.²⁸ Ce qui est scandaleux, c'est que Manon exploite son corps et sa beauté sans remords. Son corps, elle ne le considère pas comme propriété de des Grieux.²⁹ Quand Manon et des Grieux perdent pour la deuxième fois toute leur fortune, cette fois-ci à cause du vol de leurs domestiques, Manon n'hésite pas à utiliser tous ses charmes pour la récupérer. Dans sa lettre d'adieu elle rassure son amant :

Je te jure, mon cher chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, et qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime ; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère âme, que dans l'état où nous sommes réduites, c'est une sottise vertu que la fidélité ? Crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain ? [...] Je t'adore, compte là-dessus ; mais laisse-moi, pour quelque temps, le ménagement de notre fortune. [...] Je travaille pour rendre mon Chevalier riche et heureux.³⁰

Des Grieux est incapable de la comprendre. « [...] j'ignore encore aujourd'hui par quelle espèce de sentiments je fus agité. [...] il est certain qu'il devait y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie et de la honte »³¹. Les réactions de des Grieux affirment donc la thèse de Sgard : les malentendus entre les deux amants sont effectivement causés par l'hérédité de leur classe sociale.³²

En ce qui concerne Tiberge, il est un personnage plus ambigu et plus difficile à situer dans la hiérarchie des classes sociales. Issu d'une famille honorable, mais pauvre, financé et élevé aux frais du père de des Grieux³³, il se reconnaît dans les trois classes. Des Grieux raconte que « [Tiberge] était de quelques années plus âgé que moi. Nous avons été élevés ensemble, mais le bien de sa maison étant des plus médiocres, il était obligé de prendre l'état ecclésiastique [...] »³⁴. Sgard précise que Tiberge n'obtient par son mérite qu'une somme ecclésiastique d'à peu près 3000 francs-1731 par an, ce qui revenait à un bon revenu bourgeois pour un homme seul.³⁵ Ainsi, Tiberge est le seul à comprendre, d'un côté, le rapport au monde de Manon et la

²⁸ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 278.

²⁹ R. Démoris, *op. cit.*, p. 93.

³⁰ M., p. 100.

³¹ *Ibid.*

³² J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 275.

³³ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 15.

³⁴ M., p. 57.

³⁵ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.* p. 15.

peur d'être dans le besoin et, de l'autre côté, le comportement de des Grieux, qui, étant le cadet d'une famille riche, n'arrive pas à bien gérer ses finances.

Ainsi, quand des Grieux lui demande de l'argent, Tiberge n'hésite pas à le lui prêter. Des Grieux recourt plusieurs fois à son aide et le dupe en cachant les vrais buts 'forts peu catholiques' auxquels son argent va servir : tricher au jeu, préparer une évasion de la prison et entretenir Manon.³⁶ « Expliquez-vous donc, me dit-il : quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltez contre toutes mes propositions ? Je n'osais lui déclarer que c'était de sa bourse que j'avais besoin. Il le comprit pourtant à la fin ; [...] »³⁷. Cependant, il est important de souligner que le but de des Grieux, qui était d'abord socialement et économiquement supérieur à Tiberge³⁸, mais qui a perdu toute estime et fortune, n'est pas de tenir son rang en tant que noble, mais surtout d'avoir le confort et le luxe d'une vie de noble pour contenter Manon.

Ensuite, il est évident de comparer Manon avec Théopbé, la héroïne de *Histoire d'une Grecque moderne* ; l'une l'incarnation de la concupiscence, l'autre de la vertu, mais toutes les deux soumises à une passion violente.³⁹ Cependant, dans l'analyse des classes sociales, il est peut-être plus intéressant d'établir des parallèles entre Théopbé et le chevalier des Grieux. Des Grieux parcourt toutes les classes sociales – il est né noble, mais en renonçant à sa carrière dans l'état ecclésiastique et en 'trahissant' son père et sa famille, il se dégrade, triche au jeu, se libère de la prison par force et s'exile à l'autre bout du monde. Ce n'est qu'après la mort de Manon qu'il retrouve la voie de la vertu. Plus des Grieux descend dans l'échelle sociale, plus il se voit isolé et esclave du besoin d'argent. Il explique son projet financier initial à Manon :

Soixante-mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête, mais simple. [...] mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.⁴⁰

En revanche, Théopbé suit un parcours inverse. Elle monte dans l'échelle sociale ; jusqu'à ses quinze ans elle mène une vie de prostituée ou de concubine dans un harem en Turquie. Ensuite, elle convainc le diplomate français d'acheter sa liberté, découvre qu'elle est la fille d'un seigneur et d'une dame nobles et se transforme à la fin du roman en une dame parisienne. A

³⁶ R. Démoris, *op. cit.*, p. 57.

³⁷ M., p. 93-94.

³⁸ A. Soboul, *La France à la veille de la Révolution*, *op. cit.*, p. 24. Ainsi, selon une lecture sociocritique, il est possible d'interpréter le rôle de Tiberge comme une sorte de critique sur la noblesse désargentée (*cf.* des Grieux) qui parasitait – quoique le plus souvent par des mariages – la bourgeoisie. Soboul explique que : « La nécessité d'être riche pour acquérir la noblesse [...] [et] la nécessité d'être riche pour tenir son rang, expliquent que la finance [à la veille de la Révolution] pénètre de plus en plus la noblesse [...] ».

³⁹ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, *op. cit.*, p. 286.

⁴⁰ M., p. 85.

première vue, toutes les opportunités d'une vie plus vertueuse, riche et libre s'ouvrent alors à elle quand le diplomate français la prend sous son aile. Le diplomate lui assure :

Cette maison, lui dis-je, sera votre demeure, et vous y établirez l'ordre qui vous conviendra le mieux. Je ne vous y verrai pas plus souvent que vous me le permettrez. Vous n'y verrez vous-même que ceux qu'il vous plaira d'y recevoir. [...] Et dans le penchant que vous marquez pour tout ce qui peut servir à former l'esprit et le cœur, je pense à vous faire apprendre la langue de ma nation, qui vous deviendra utile par la familiarité qu'elle vous donnera avec une infinité d'excellens livres.⁴¹

Mais sa liberté sera limitée par la jalousie et l'égoïsme du diplomate. Tout comme des Grieux, elle est la victime d'une société hypocrite non pas parce qu'elle descend dans l'échelle sociale, mais parce qu'elle est asservie à ce qu'on appelle la « phalocratie »⁴². Singerman prétend même que « le roman entier [d'*Histoire d'une Grecque moderne*] constitue une longue réflexion sur le problème de l'absence de liberté de la femme au dix-huitième siècle »⁴³. Cet aspect sera plus amplement analysé dans la deuxième partie de ce chapitre.

1.1.2 La passion amoureuse souligne l'inégalité

Bien que la plupart des gens aujourd'hui pense que 'l'égalité des hommes', était une notion dominante au XVIII^e siècle, elle était très peu usuelle vers 1750. Selon Reichardt, il est même rare de retrouver un article sur 'l'égalité' dans les dictionnaires ou les encyclopédies d'avant 1788. Même dans les écrits de certains de ses théoriciens, le concept de l'égalité ne prenait pas une place centrale et, dans la plupart des cas, ne jouait qu'un rôle secondaire dans un discours général sur la justice et le bonheur. Souvent, elle figurait comme « la petite sœur » de la liberté. Cependant, elle était considérée avec plus de méfiance, vu que, sur le plan politique et social, elle est plus radicale et dangereuse. Pendant longtemps, la notion d'égalité comme instrument d'émancipation se retrouvait surtout dans les milieux sociaux des libre penseurs, des philosophes et des hommes littéraires. Néanmoins, la grande majorité de la noblesse et de la haute bourgeoisie la rejetaient. L'égalité, elles l'interprétaient comme une égalité de rang et de droit et pas comme un 'nivellement' social et généralisé.⁴⁴

Aussi l'intrigue de *Manon Lescaut*, pour l'époque dans laquelle l'œuvre a été écrite, a-t-elle été extraordinaire – un jeune aristocrate tombe amoureux d'une jeune fille ambitieuse, accepte sa conduite excessive et sa trahison, court à la ruine pour elle, finit par voler et tricher au jeu et la suit en Amérique⁴⁵, tout en croyant que l'amour peut effacer l'inégalité sociale. Ce n'est

⁴¹ A.-F. Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, éd. A. J. Singerman, Paris, Flammarion, 1990 [1740], p. 146. – (G. M., p. 146).

⁴² A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 275.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ R. Reichardt, « Egalité », dans *Le monde des Lumières*, sous la dir. de V. Ferrone et D. Roche, Paris, Fayard, 1999, p. 98.

⁴⁵ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 11.

malheureusement qu'une vaine rêverie que des Grioux-même abandonnera, car plus il se retrouve dans la misère, plus il s'attachera à son rang : « Tu me feras pendre ? repris-je. Infâme ! ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet. Apprends que je suis d'un sang plus noble et plus pur que le tien »⁴⁶.

Ce rang, il en est bien conscient, même en étant un noble dégradé et déshonoré, le protège toujours et adoucit ses malheurs. Après que le vieux G... M... se rend compte que les amants ont voulu lui dérober son argent, il fait enfermer Manon à la Salpêtrière, « section disciplinaire de l'Hôpital général, destinée aux femmes d'une débauche et prostitution publique et scandaleuse »⁴⁷ et des Grioux à Saint-Lazare, une « maison de correction pour des jeunes dévoyés issus de bonne famille »⁴⁸, un lieu de luxe comparé aux conditions dans lesquelles se retrouve Manon, bien qu'ils soient accusés pour les mêmes délits. Des Grioux qui, comme le confirme Sgard, n'avait pas encore beaucoup d'expérience sur le plan social⁴⁹, commence à s'apercevoir – grâce à son amour pour Manon – la profonde inégalité dans la société : « Ma malheureuse maîtresse fut donc enlevée, à mes yeux, et menée dans une retraite que j'ai horreur de nommer. Quel sort pour une créature tout charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux et mon cœur ! »⁵⁰.

Quand ils sont arrêtés dans la maison du jeune G...M...et accusés de vol une deuxième fois et de nouveau conduits en prison, des Grioux exprime son désespoir et son impuissance envers cette inégalité :

Pourquoi ne sommes-nous pas nés l'un et l'autre avec des qualités conforme à notre misère ? Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentiments. Hélas ! quel triste usage en faisons-nous, tandis que, tant d'âmes basses et dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune !⁵¹

L'impuissance et l'injustice que des Grioux ressent, atteignent leur apogée quand il exprime ses sentiments à son père, juste avant de rompre définitivement avec lui :

Je vis avec une maîtresse, lui dis-je, sans être lié par les cérémonies du mariage : M. le Duc de... en entretient deux, aux yeux de tout Paris ; M. de... en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des honnêtes gens de France se font honneur d'en avoir. J'ai usé de quelques supercherie au jeu : M. le Marquis de...et le Comte de... n'ont point d'autres revenus ; M. le Prince de... et M. le Duc de... sont les chefs d'une bande de chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardait mes desseins sur la bourse des deux

⁴⁶ M., p. 175

⁴⁷ *Ibid.*, p. 225

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 19.

⁵⁰ M., p. 109.

⁵¹ *Ibid.*, p. 179.

G...M..., j'aurais pu trouver aussi facilement que je n'étais pas sans modèles ;
[...].⁵²

Ainsi, l'amour de des Grieux pour Manon, aux yeux de son père et de la noblesse en général, n'est pas acceptable. Épouser une femme de classe inférieure était vivement désapprouvé et même contrarié par les classes supérieures, par les autorités (le droit héréditaire) et en fin de compte par la société entière. Des Grieux découvre cette société corrompue, mais reste marginal par rapport à elle. Sgard remarquait aussi qu'à la fin de son aventure, des Grieux aura compris que tous ceux dont il se sentait connecté par une sorte de solidarité de classes, sont d'accord pour envoyer Manon au Mississippi ; les « deux pères » (son propre père et M. de G...M...), le lieutenant de police, et encore M. de T... et le jeune G...M..., ses semblables, laissent tout passer par crainte de perdre leur bon nom et leur héritage. Ainsi se forme petit à petit l'encadrement des contraintes sociales, qui brisera le rêve du chevalier.⁵³

Ensuite, il est évident de rapprocher les lamentations de des Grieux de certaines idées de Montesquieu dans *De l'esprit des lois* (1748) – « Dans l'état de nature, les hommes naissent bien dans l'égalité ; mais ils n'y sauraient rester. La société la leur fait perdre [...]. »⁵⁴ – et de Rousseau qui remarque dans *Du contrat sociale* (1762) que le droit au XVIII^e siècle est surtout fondé sur des conventions. Il ne se satisfaisait pas de cette supposée « égalité en droits » et prétend que « [s]ous les mauvais gouvernements, cette égalité n'est qu'apparente et illusoire : elle ne sert qu'à maintenir le pauvre dans sa misère et le riche dans son usurpation »⁵⁵.

Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, le rêve de Théophraste d'une vie vertueuse en France, où, selon le diplomate, « les hommes n'épargnant rien pour le bonheur des femmes, les traitant en reines plutôt qu'en esclaves, se livrant à elles sans partage, ne leur demandant pour unique retour que de la douceur, de la tendresse et de la vertu, [...] »⁵⁶, sera également brisé. Malgré toutes ses transformations – d'une concubine à une dame noble – elle continue à être dépendante des hommes et ces hommes, le diplomate le premier, ne cessent pas de la voir comme un objet dont ils disposent librement.⁵⁷

En outre, Singerman remarque que les sentiments du diplomate changent selon l'évolution de Théophraste. Au début, elle n'est qu'un objet digne de ses attentions. Le diplomate éprouve alors un certain dégoût pour cette ancienne esclave et concubine. Ensuite, elle deviendra un objet digne de son désir ; le diplomate passe du dégoût au 'goût' pour cette 'femme libre'. Troisièmement, en tant que fille de famille noble, elle deviendra un objet digne de son amour ;

⁵² *Ibid.*, p. 184.

⁵³ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 19.

⁵⁴ C.-L. de Secondat de Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Paris, Librairie Firmin-didot, 1864 [1748], p. 96.

⁵⁵ J.-J. Rousseau, « Du contrat social ou Principes du droit politique », dans *Œuvres complètes de J.J. Rousseau, citoyen de Genève*, Paris, Verdrière, 1826 [1762], p. 328.

⁵⁶ G. M., p. 60-61.

⁵⁷ A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 276.

le diplomate commence à ressentir de la passion, de l'amour et surtout de l'estime pour Théophré. Finalement, elle deviendra un objet digne de sa main. Cependant, il continue à la considérer comme un objet à posséder.⁵⁸

Ce n'étoit plus une esclave que j'avois rachetée, une inconnue qui ne pouvoit se faire avouer de son père, une fille malheureusement livrée à la débauche d'un serrail ; je ne voyois plus dans elle, avec toutes les qualités que j'adorois depuis si longtemps, qu'une personne annoblie par la grandeur même qu'elle avoit méprisée et digne de plus d'élévation que la fortune ne pouvoit jamais lui en offrir. De cette disposition, qui me fit qu'augmenter sans cesse par les réflexions de plusieurs jours, je passai sans répugnance au dessein de l'épouser ; et ce qui devoit être surprenant pour moi-même après avoir passé près de deux ans sans oser m'arrêter un moment à cette pensée, je me familiarisai tout d'un coup avec mon projet jusqu'à ne m'occuper que des moyens de le faire réussir. [...]⁵⁹

En somme, dans *Manon Lescaut* et *Histoire d'une Grecque moderne*, beaucoup d'aspects indiquent que Prévost, par la littérature, mettait en question les différents ordres sociaux et surtout l'inégalité judiciaire et politique entre ces différentes classes. Dans *Manon Lescaut*, la critique sur le système social apparaît dans la juxtaposition des trois grands ordres de l'Ancien Régime et par le trajet de des Grieux, qui passe par toutes les classes sociales, jusqu'à l'échelon le plus bas, bien que son esprit et ses sentiments soient purs et honnêtes.⁶⁰ Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, Prévost souligne l'inégalité entre les hommes et les femmes et montre que même si les femmes se situent au haut de l'échelle sociale, elles resteront toujours dépendantes des hommes.

1.1.3 La révolte contre l'autorité centrale

Sous l'Ancien Régime, la monarchie était la forme la plus commune de gouverner. Dans ces monarchies, les gens étaient des sujets censés obéir à l'autorité et au pouvoir royal – considérés comme sacrés, paternels et absolus. En outre, le roi était responsable devant Dieu, non devant ses sujets. Il n'était donc pas obligé d'écouter leurs besoins, de suivre les conseils de leurs représentants, ni de gouverner dans l'intérêt de son peuple.⁶¹ Le monarque imposait également sa religion à ses sujets par laquelle il pouvait consolider l'enseignement et contrôler l'état civil et la vie intellectuelle.⁶²

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ G. M., p. 230-231. Cette édition a conservé l'orthographe de la version originale du roman *Histoire d'une Grecque moderne*.

⁶⁰ A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 68-69. « Quand il [des Grieux] se fait escroc, c'est pour subvenir aux besoins matériels de sa vie avec Manon ; c'est donc pour défendre les intérêts de sa passion ».

⁶¹ P. Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, tome 2, Paris, Boivin, 1935, p. 45-46.

⁶² A. Soboul, *La société française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle: structures sociales; cultures et modes de vie, op. cit.*, p. 139.

Cette image royale et la puissance apparemment illimitée des monarques de l’Ancien Régime fascinent encore aujourd’hui. L’image de la splendeur de Louis XIV, par exemple, provoque toujours une certaine admiration et tout le monde retient encore les mots fameux prononcés par le grand roi : « L’Etat, c’est moi », une devise qu’il a même voulu suivre à la lettre : « un roi, une foi, une loi ».⁶³

Cependant, la monarchie – le principe d’une autorité qui est uniquement sanctionnée par Dieu⁶⁴ – et la structure de la société qui, fondée sur le privilège, formait la négation de l’unité, étaient déjà mis en question avant et sous le règne de Louis XIV.⁶⁵ Dans le *Tractatus theologico-politicus* (1670), par exemple, Spinoza critiquait violemment la monarchie et argumentait que la démocratie était le meilleur régime. Il y développait l’idée que les rois ne sont que des imposteurs et qu’ils profitent de la religion pour assurer leur injuste pouvoir.⁶⁶

En contre-réaction, la maison Stuart en Angleterre remettait le philosophe anglais Robert Filmer, un grand royaliste, à la mode. On réédite son œuvre *Patriarcha* (1680) dans les années 1680. Selon Filmer, l’autorité des rois se situe dans le prolongement de l’autorité paternelle, puisque contre son père, aucun fils qui craignait Dieu et les hommes, n’oserait se révolter.⁶⁷

Aucun fils. Sauf des Grioux, puisque son comportement ‘criminel’ est motivé par une idée de révolte. En outre, la révolte contre son père peut être interprétée comme la révolte contre l’autorité centrale, contre l’ordre social et même, comme l’explique Singerman dans *Lecture augustiniennne de ‘Manon Lescaut’*, comme une révolte contre Dieu (*cf. infra*).⁶⁸

Singerman ajoute que dans *Manon Lescaut*, la révolte et la criminalité sont inséparables, car c’est la révolte contre et le refus de l’ordre social qui conduit des Grioux au crime et qui le précipite dans une existence sociale débauchée. C’est exactement ce ‘désordre’ (le manque d’ordre) que son père (l’autorité centrale), sa famille, et toute la société lui reprochent⁶⁹ : « Tes désordres la [la mère de des Grioux] feraient mourir de douleur, si elle eût assez de temps pour les voir »⁷⁰

Son comportement et sa criminalité aboutissent à sa mise en prison. Son père intervient et demande alors « deux grâces » au lieutenant général de police. « l’une, de me faire sortir sur le champ du Châtelet, l’autre d’enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l’envoyer en Amérique »⁷¹. Il sollicite donc la condamnation de Manon, ou, en d’autres mots, la répression

⁶³ P. Hazard, *op. cit.*, p. 47.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 59.

⁶⁵ A. Soboul, *La société française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle: structures sociales; cultures et modes de vie*, *op. cit.*, p. 142.

⁶⁶ P. Hazard, *op. cit.*, p. 53.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁶⁸ A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 69.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 69-70.

⁷⁰ *M.*, p. 191.

⁷¹ *Ibid.*, p. 185.

de la concupiscence et de la rébellion contre l'ordre. Finalement, il ordonne son fils de le « suivre à la maison », c.à.d., de rentrer dans l'ordre. Des Grieux refuse d'obtempérer⁷² :

Finissons cet entretien, ajouta-t-il ; il m'importune, et ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis ; je t'ordonne de me suivre. Le ton sec et dur avec lequel il m'intima cet ordre, me fit trop comprendre que son cœur était inflexible. [...] N'augmentez pas mon désespoir, lui dis-je, en me forçant de vous désobéir. Il est impossible que je vous suive. [...] Comme je me tournais pour le quitter : Tu refuses donc de me suivre ? s'écria-t-il avec une vive colère. Va, cours à ta perte. Adieu, fils ingrat et rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon transport, adieu, père barbare et dénaturé.⁷³

Le refus de des Grieux et son exil volontaire en Amérique soulignent le 'dérèglement' du héros et sont la meilleure illustration du rejet de l'ordre.⁷⁴ Des Grieux se demande si :

Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amants fidèles ? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre, père, mère, parents, amis, richesses et félicité ?⁷⁵ [...] Je ne regrettais pas l'Europe. Au contraire, plus nous avançons vers l'Amérique, plus je sentais mon cœur s'élargir et devenir tranquille.⁷⁶

L'image de la révolte dans Prévost peut être liée à l'essai philosophique de Locke *Traité du gouvernement civil* (1689). Dans ces deux traités, Locke constate qu'on pouvait difficilement abandonner l'idée du droit paternel, la première figuration du pouvoir absolu. Les enfants, explique-t-il, ne naissent pas dans un état d'égalité, mais naissent pour cet état. Les parents – le père mais aussi bien la mère – ont l'obligation de préparer les enfants à la liberté jusqu'à ce que leurs enfants aient atteint l'âge de la raison. Le pouvoir paternel existe donc, mais il n'est pas absolu, il devrait être un devoir plutôt qu'un pouvoir et ne devrait pas dicter les lois. L'état patriarcal, depuis l'origine des temps, n'a donc que pu reposer sur un consentement tacite des enfants.⁷⁷ C'est de ce consentement tacite que des Grieux se libère.

⁷² A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 69.

⁷³ M., p. 191-192. « Barbare et dénaturé » ne réfère pas qu'au père, mais aussi, selon une lecture sociocritique, à la structure sociale dont il veut sortir puisque c'est cette structure qui l'empêche de vivre en paix avec Manon.

⁷⁴ A. J. Singerman, *op. cit.*, p. 71.

⁷⁵ M., p. 199.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 202.

⁷⁷ P. Hazard, *op. cit.*, p. 63-64.

1.2 La représentation de la femme dans *Manon Lescaut* et *Histoire d'une Grecque moderne*

1.2.1 La vision féministe de Prévost

La façon dont les femmes vivaient et l'espace où elles apparaissaient sous l'Ancien Régime, qu'elle fussent des princesses ou des paysannes, étaient gouvernés par des normes et des interdictions. Dans leur vie quotidienne leur désir d'apprendre, leurs choix personnels et surtout leur sexualité étaient constamment restreints puisque, aux yeux des hommes, leur apparence physique et leur nature sexuelle les rendaient à la fois attrayantes et dangereuses. Cependant, Selon Davis et Farge, une jeune fille pauvre mais belle pouvait exploiter sa beauté pour se former une identité et une réputation, tandis qu'une fille pauvre et laide n'avait aucune identité. La beauté, pour les femmes, n'était donc pas qu'une caractéristique 'naturelle', mais aussi une sorte d'enjeu social.⁷⁸

En outre, l'éducation des femmes a progressé lentement ; elle a longtemps été restreinte pour éviter une rivalité entre les sexes. Les moyens d'une femme d'échapper à cette réalité oppressive dépendaient souvent de sa fortune ; les riches pouvaient contester l'ordre sans violer la loi ou les normes morales, tandis que les pauvres, en se révoltant contre l'ordre, subissaient toujours de graves conséquences. Echapper à sa condition, pour les femmes pauvres, comportait le risque d'aboutir à la marginalité ou à la prostitution.⁷⁹

Les malédictions qui frappent les héroïnes de Prévost s'expliquent par cette injustice de la société à l'égard des femmes. Ainsi, les histoires de Manon et de Théophraste peuvent être lues comme un plaidoyer qui critique et condamne la condition féminine du début du XVIII^e siècle, car les malheurs des héroïnes de Prévost, selon Sgard, sont des conséquences de leur éducation restreinte et de l'égoïsme masculin.⁸⁰

Une première critique sur la condition féminine dans Prévost, se manifeste par le silence des héroïnes. Manon ou Théophraste n'ont guère la parole.⁸¹ En outre, Hammer remarque que les messages de Manon sont toujours formulés en faveur de leur destinataire et qu'il y a un manque étonnant de descriptions des héroïnes.⁸² En effet, le lecteur n'est rarement mis au courant des émotions et des désirs de Manon et de Théophraste et on ne saura jamais si elles sont grandes ou petites, brunes ou blondes, ni comment elles vivent dans l'absence de des Grieux ou du diplomate, les narrateurs. Elles n'existent donc qu'à travers le regard des narrateurs.⁸³

⁷⁸ N. Z. Davis et A. Farge, « Women as Historical Actors », dans *A History of Women in the West: Renaissance and Enlightenment paradoxes*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 4-5.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 5-6.

⁸⁰ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 68-69.

⁸¹ R. Démoris, *op. cit.*, p. 87.

⁸² S. Hammer, *The Sublime Crime: Fascination, Failure, and Form in Literature of the Enlightenment*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1994, p. 184.

⁸³ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 25-26.

En outre, les héros ne donnent pas seulement une image déformée des héroïnes, mais aussi une fausse idée de leurs propres intentions. Cependant, plus les histoires avancent, plus l'égoïsme des narrateurs passe au premier plan.

Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, par exemple, le diplomate décide d'épouser Théophé (cf. *supra*) après qu'elle refuse le sélictar.⁸⁴ Il est convaincu qu'elle acceptera son offre, mais ne voit pas – ne veut pas voir – qu'elle veut dédier sa vie à la vertu, qu'elle ne veut plus être 'la propriété' d'un homme. Cependant, le diplomate ne considère que ses propres désirs, ce qui l'empêche de comprendre les aspirations de Théophé.⁸⁵

Dans toutes ces réflexions, il ne me vint pas même à l'esprit que le refus [de mariage] qu'elle avoit fait au sélictar fût une raison de craindre le même sort ; et je pris encore plaisir à me persuader que si ce n'étoit pas absolument pour se conserver à moi qu'elle avoit rejeté une des premières fortunes de l'empire, c'étoit du moins par une prévention si favorable pour notre nation qu'elle n'en seroit que plus disposée à recevoir de moi les mêmes offres.⁸⁶

Ensuite, si ces femmes n'ont pas voix au chapitre, une chose demeure certaine : la seule chose qu'on sache réellement de Théophé et de Manon, c'est qu'elles sont extraordinairement belles. Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, le diplomate, le sélictar et même son propre frère, Synèse, sont touchés par la beauté de Théophé.

Il [Synèse] reprit timidement la parole pour me protester que ses doutes sur la naissance de sa sœur ne diminueront ni l'estime ni la tendresse qu'il voit pour elle ; qu'il la regardoit au contraire comme la plus aimable personne de son sexe [...].⁸⁷

Dans *Manon Lescaut*, Renoncourt, le narrateur de *l'Homme de qualité des Mémoires* est fasciné par cette belle fille qui embarquera pour l'Amérique.

J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis en effet quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles, qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang.⁸⁸

Et il n'est pas le seul. Le chevalier des Grioux « [...] qui n'avait jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention »⁸⁹, le M. de B... « [...] l'ayant vu à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle »⁹⁰, le vieux M. de G... M... et son fils qui « admira

⁸⁴ G. M., p. 302. Le sélictar est le 'porte-épée' du sultan, un type de capitaine.

⁸⁵ A. J. Singerman, « Introduction », *op. cit.*, p. 30.

⁸⁶ G. M., p. 231.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁸⁸ M., p. 52.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 59.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 82.

Manon, [...] »⁹¹, et finalement, Synnelet, le neveu du gouverneur de La Nouvelle-Orléans qui « se consumait en secret pour elle »⁹², sont tous fascinés par la beauté de Manon. Ainsi, le fait que Prévost souligne que la beauté de Manon et de Théopbé constitue leur seule identité, peut être conçu comme une deuxième critique sur la condition féminine au XVIII^e siècle.

Cependant, la différence entre Théopbé et Manon est que Théopbé ne veut rien savoir de ses admirateurs. Même quand un des hommes les plus riches de sa nation propose de l'épouser, elle refuse. La seule façon, pour Théopbé d'échapper à la réalité oppressive, c'est de mener une vie vertueuse. Elle essaie d'expliquer au diplomate :

Vous m'avez vu occupée à pendre ; c'est le seul plaisir auquel j'ai été réduite, après en avoir tant espéré de ma condition. Encore étoit-il interrompu par de longues distractions, dont je n'ai jamais pu me rendre compte à moi-même. J'étois dans cette situation, lorsque le bacha⁹³ vous ouvrit l'entrée de son serrail. [...] Mais l'ordre d'un discours sensé, que je vous entendis prononcer me redit d'abord extrêmement attentive. [...] Les noms de vertu, d'honneur, et de conduite, dont je n'eus pas besoin d'autre explication pour me former l'idée, s'attachèrent à mon esprit, et s'y étendirent en un moment comme s'ils m'eussent toujours été familiers.⁹⁴

Manon, en revanche, veut se libérer de sa condition par la voie de la révolte. Elle a choisi de vivre dangereusement en bravant la société.⁹⁵ Elle conteste l'ordre, refuse d'entrer au couvent, s'enfuit avec un homme de naissance supérieure et, finalement, se prostitue et vole de ses amants sans vergogne.

Cependant, le diplomate et des Grioux soupçonnent Théopbé et Manon, jusqu'à leur mort, de les trahir (Manon) ou d'aimer un autre (Théopbé). Les vrais désirs des héroïnes ne sont jamais entendus. Sgard va encore plus loin. Selon lui, Prévost présente ses histoires par une vision partielle et ne fait connaître les héroïnes qu'à travers le filtre de cette narration égocentrique. Les voix des autres personnages, en effet, ne parviennent qu'au lecteur par les monologues des narrateurs, puisque des Grioux raconte son histoire à Renoncourt pendant trois heures⁹⁶ et le diplomate a « formé le dessein de recueillir par écrit tout ce que j'ai eu de commun avec cette aimable étrangère, et de mettre le public en état de juger si j'avois mal placé mon estime et ma tendresse »⁹⁷.

⁹¹ *Ibid.* p. 151.

⁹² *Ibid.* p. 208.

⁹³ G. M., p. 302. Prévost confond le terme bacha (appellation qui était employée pour s'adresser à n'importe quel homme) et pacha (nom qui se donnait à ceux qui ont été gouverneurs de provinces ou ministres d'Etat) Ici, en réalité, il s'agit d'un pacha.

⁹⁴ G. M., p. 87.

⁹⁵ R. Mathé, *op. cit.*, p. 12.

⁹⁶ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 26.

⁹⁷ G. M., p. 292.

En outre, par le fait que les femmes n'ont pas d'autre identité que leur grâce, leur amabilité, leur beauté et leur « caractère incompréhensible »⁹⁸, Sgard suppose que Prévost a été influencé par les *Réflexions nouvelles sur les femmes* (1727), une œuvre 'féministe' de la salonnière Mme de Lambert qui, grâce à son esprit innovateur, annonce certaines idées des Lumières. Dans cette œuvre, elle estimait que la société destine les femmes surtout à l'amour, tandis qu'elles aussi sont capables de grandes choses⁹⁹ et que « [I]es hommes, plutôt par la force que par le droit naturel, ont usurpé l'autorité sur les femmes »¹⁰⁰. Par la narration et le point de vu masculin de ses romans, Prévost – amère sur les limites imposées aux femmes qui sont forcées à opérer à travers des hommes¹⁰¹ – adopte donc certaines idées de Mme de Lambert en mettant l'accent sur la 'soi belle et tais-toi' -condition des femmes de son époque.

1.2.2 Femme dominatrice vs. femme dominée

L'idée de Mme de Lambert que les hommes ont « usurpé l'autorité sur les femmes » (*cf. supra*), se manifeste dans *Manon Lescaut* ou *Histoire d'une Grecque moderne* surtout quand il y a un nouveau rival qui entre en jeu ; la jalousie rend les narrateurs encore plus possessifs. Le diplomate et des Grieux adoptent alors une attitude dominatrice au point de surveiller et d'espionner les activités de leur maîtresse.

Lorsque Manon commence une liaison avec le vieux libertin M. de M... G..., des Grieux perd de nouveau sa confiance en Manon. Quand après leur fuite de la prison, un nouveau rival, le prince de... , commence à la courtiser, des Grieux n'hésite pas à faire appel à son valet pour suivre et observer les actions de sa maîtresse.

Le troisième [jour] fut plus orageux. J'appris, en arrivant de la ville assez tard, que Manon, pendant sa promenade, s'était écartée un moment de ses compagnes ; et que l'étranger [le prince], qui la suivait à peu de distance, s'étant approché d'elle au signe qu'elle lui en avait fait, elle lui avait remis une lettre, qu'il avait reçu avec des transports de joie. [...] Je frémis, sans doute à chaque mot. Es-tu bien sûr, dis-je tristement à mon valet, que tes yeux ne t'aient pas trompé ?¹⁰²

Selon Démoris, des Grieux exige la monogamie, d'un côté parce que c'est une vertu héritée de l'univers paternel. De l'autre côté, c'est un moyen d'exercer un pouvoir sur Manon : premièrement parce que des Grieux est jaloux de cette femme capable de faire fortune avec son corps et de s'emparer de l'argent des 'pères'.¹⁰³ Deuxièmement, parce que, à partir de leur

⁹⁸ M., p. 55.

⁹⁹ M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle*, Paris, Bordas, 1969, p. 73.

¹⁰⁰ A. T. de Marguenat de Courcelles de Lambert, « Réflexions nouvelles sur les femmes », dans *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert: suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres*, Paris, L. Collin, 1808 [1727], p. 161.

¹⁰¹ Nancy K. Miller, « The Gender of the Memoir-Novel », dans *A New History of French Literature*, sous la dir. de D. Hollier, Cambridge, Harvard University Press, p. 442.

¹⁰² M., p. 146.

¹⁰³ R. Démoris, *op. cit.*, p. 91.

‘faillite’, il doit avouer que c’est elle qui l’entretient. C’est Manon qui joue le rôle du financier. Cette inversion des rôles habituels rend caduque la revendication de fidélité (par laquelle la femme assurait normalement sa protection et l’acquisition d’un nom qui vaut identité sociale dans le couple conjugal). Par son comportement dominateur, voire culpabilisant, des Grioux essaie d’assurer ses droits sur elle.¹⁰⁴ Quand il est introduit dans la maison du vieux libertin M. de G... M... en tant que ‘petit frère’ de Manon, il dit à sa maîtresse :

Je ne parle point à présent des alarmes où votre fuite imprévue m’a jeté, ni de la cruauté que vous avez eue de m’abandonner sans un mot de consolation, après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de votre présence m’en ferait bien oublier davantage. Mais croyez-vous que je puisse penser sans soupirs, et même sans larmes, continuai-je en en versant quelques-unes, à la triste et malheureuse vie que vous voulez que je mène dans cette maison ? [...] un amour tel que le mien [...] ne vous imaginez-vous pas qu’il gémit de se voir si mal récompensé, ou plutôt traité si cruellement par une ingrate et dure maîtresse...¹⁰⁵

Bien que la situation de Théophé soit différente de celle de Manon – c’est Théophé qui est entretenue par le diplomate – le comportement dominateur du diplomate est motivé par la même attitude : ils veulent tous les deux posséder Manon et Théophé, cœur et corps. Ainsi, le grand paradoxe d’*Histoire d’une Grecque moderne*, comme le remarquait Singerman, est l’hommage hypocrite à la vertu ; quand le diplomate rencontre Théophé pour la première fois dans le sérail du bacha Chéribér, il évoque la vénération occidentale de la vertu féminine. Il fait comprendre, en d’autres termes, que la vertu et la sagesse provoquent plus d’admiration chez un Français et garantissent mieux le bonheur que la beauté physique. Théophé, une fois libre, se met alors à une étude rigoureuse de la vertu. Cependant, l’estime et l’admiration que sa sagesse provoque chez le diplomate ne font qu’enflammer le désir de la posséder. La vertu, dans cette œuvre, se révèle donc aussi hypocrite que la liberté accordée à Théophé.¹⁰⁶

Ce fut le maître de langues, qui fit demander instamment à me parler sur les neuf heures. Théophé, me dit-il, vient de partir dans une voiture qui lui a été amenée par un inconnu. [...] Je m’y serois opposé, ajouta-t-il, si vous ne m’aviez donné des ordres précis de la laisser libre dans toutes ses volontés. J’interrompis ce cruel discours par une exclamation qui ne fut pas réfléchie. Ah ! que ne vous y opposiez-vous, m’écria-je, et n’avez-vous pas dû comprendre mieux le sens de mes ordres ?¹⁰⁷

En outre, à chaque fois que Théophé montre sa gratitude, le diplomate n’y voit autre chose que des preuves de sa ‘tendresse’. Cependant, quand Théophé refuse son offre de mariage, dont le but était précisément de la faire avouer son amour, la confusion du diplomate éclate : « Je ne

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 92-93.

¹⁰⁵ M., p. 104-105.

¹⁰⁶ A. J. Singerman, *L’abbé Prévost: L’Amour et la Morale*, op. cit., p. 279-280.

¹⁰⁷ G. M., p. 111.

serai pas toute ma vie le jouet d'une ingrata, à qui ma tendresse et mes bienfaits n'ont jamais inspiré pour moi que de la dureté et de la haine »¹⁰⁸. Les malentendus continuent jusqu'à la fin du roman. La tragédie du roman, observe Mauzi, est celle d'un homme qui « de son droit à la reconnaissance, déduit abusivement son droit à être aimé ».¹⁰⁹

Quand Théophé et le diplomate quittent la Turquie ensemble, il comprend finalement que Théophé n'est pas amoureuse de lui, mais il n'acceptera pas qu'elle le soit d'un autre. En Italie, Théophé tombe sous les charmes du comte de M. Q., qui – la prenant pour la fille du diplomate – décide de l'épouser. Le diplomate, par jalousie, exécutera alors son plan pour que le comte renonce à ses promesses : il s'endort dans le lit de Théophé et attend le retour des amants.

[...] le bruit qu'on avait fait en ouvrant la porte m'ayant subitement réveillé, j'avois entendu les dernières paroles du comte. [...] J'ai trouvé votre porte ouverte, dis-je à Théophé, et n'ayant pu goûter un moment de repos cette nuit, je me suis imaginé que votre lit seroit plus favorable au sommeil que le mien. Elle avoit jetté d'abord un cri de honte et d'embarras, mais ne trouvant rien dans ses réflexions qui pût lui servir à expliquer une aventure si peu convenable aux termes où je vivois avec elle, son silence exprimoit son incertitude et son trouble. [...] [L]e comte, qui crut pénétrer tout d'un coup ce qu'il n'avoit pas même soupçonné, me fit des excuses [...] et m'assurant qu'il me respectoit trop pour troubler mes plaisirs, il prit congé de moi dans des termes auxquels je remarquai facilement que je ne lui étois plus inconnu.¹¹⁰

Après cet incident, le comte disparaît de la vie de Théophé. Une fois à Marseille, le diplomate assure le lecteur qu'à cette époque, ses désirs « étoient éteints jusqu'à n'être plus différens du simple penchant de l'amitié »¹¹¹. Finalement, il accepte que le négociant M. de S... épouse Théophé en secret. Sgard constate que « dans cette façon de refuser à la jeune femme l'homme qu'elle aime pour la livrer à un négociant qu'elle n'aime pas, il y a une amère vengeance ; c'est comme s'il léguait sa jalousie à un autre persécuteur »¹¹².

En somme, le diplomate prétendait faire de Théophé une « personne », mais il n'a jamais cessé de la considérer comme un objet, une marchandise.¹¹³ Ses efforts pour l'élever du sérail étaient surtout un prétexte pour se procurer un plaisir plus délicat.¹¹⁴ Théophé, quant à elle, qu'elle soit

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 258.

¹⁰⁹ R. Mauzi, « Introduction », *op. cit.*, p. XXXIV.

¹¹⁰ G. M., p. 256-257.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 266.

¹¹² J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 438.

¹¹³ F. Pruner, « Psychologie de la Grecque moderne », dans *L'abbé Prévost : Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, faculté des lettres et sciences humaines d'Aix, 20 et 21 Décembre 1963*, Gap, éditions Orphys, 1965, p. 141. « Il se comporte comme un Truc en considérant une femme comme une marchandise que l'on achète [...] »

¹¹⁴ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 439.

prisonnière d'un harem ou sous couvert de la vertu des femmes européennes, soumise aux contraintes d'une société impitoyable, sa condition ne change pas.¹¹⁵

1.2.3 L'éducation féminine

Mme de Lambert estimait que la femme s'égaré lorsqu'elle reçoit une éducation futile et rigoriste à la fois : « [C]e qu'il y a de singulier c'est qu'en les formant pour l'amour nous leur en défendons l'usage »¹¹⁶. Et dans la 27^{ième} lettre des *Liaisons dangereuses*, la candide Cécile pose la même question : « On m'a dit que c'est mal d'aimer quelqu'un ; mais pourquoi cela ? »¹¹⁷. Paul Hoffmann répond qu'au XVIII^e siècle, la spontanéité de l'amour ne pouvait être légitime qu'à l'intérieur du mariage. Cependant, pour les femmes qui jouissaient d'une vie oisive et qui aspiraient au bonheur et à l'amour, il était difficile de résister aux flatteries des hommes qui se divertissaient à les conquérir.¹¹⁸ C'est contre ce risque et contre l'inégalité entre l'homme et la femme sur le plan de l'éducation – qui faisait de l'amour une aventure périlleuse – que Madame de Lambert s'insurge.

On a dans tous les temps négligé l'éducation des filles : l'on n'as d'attention que pour les hommes ; et, comme si les femmes étaient une espèce à part, on les abandonne à elles-mêmes, sans secours ; sans penser qu'elles composent la moitié du monde ; qu'on est uni à elles nécessairement par les alliances ; qu'elles font le bonheur ou le malheur des hommes, qui toujours sentent le besoin de les avoir raisonnables [...] Rien n'est donc si mal entendu que l'éducation qu'on donne aux jeunes personnes. On les destine à plaire ; on ne leur donne des leçons que pour les agréments ; on fortifie leur amour-propre ; on les livre à la mollesse, au monde et aux fausses opinions ; on ne leur donne jamais des leçons de vertu ni de force. Il y a une injustice, ou plutôt une folie à croire qu'une pareille éducation ne tourne pas contre elles.¹¹⁹

Bien qu'on sache peu de l'éducation de Manon, il est indéniable qu'elle sait comment plaire. Sgard remarque qu'elle apparaît même comme une comédienne : « [E]lle est experte à montrer une petite comédie, à conduire un dialogue, à jouir d'une situation ; elle cite Racine de mémoire »¹²⁰. Concentrée sur ses soucis d'argent, elle ne prend pas l'amour au sérieux, jusqu'au moment où, conduite au Havre-de-Grâce pour partir pour l'Amérique, elle aperçoit son chevalier « suivant à pied la charrette des filles perdues dont elle est la plus perdue ». « Alors le voile lui tombe des yeux », écrit le comte de Vigny dans sa correspondance, « et elle

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 442.

¹¹⁶ A. T. de Marguenat de Courcelles de Lambert, « Réflexions nouvelles sur les femmes », *op. cit.*, p. 171.

¹¹⁷ P. Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, éd. A. Malraux et J. Malraux, Paris, Gallimard, 2014 [1782], p. 87.

¹¹⁸ P. Hoffmann, *La femme dans la pensée des lumières*, Genève, Slatkine, 1995, p. 550.

¹¹⁹ A. T. de Marguenat de Courcelles de Lambert, « Avis d'une mère à sa fille », *op. cit.*, [1728], p. 51-52.

¹²⁰ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 277.

comprend pour la première fois ce que c'est que d'aimer »¹²¹. Ainsi, elle cesse de vouloir plaire aux hommes et consent à épouser des Grioux. Quand ce mariage ne peut pas avoir lieu parce qu'un autre la désire, Manon « cesse d'exister, n'est déjà presque 'plus rien', et se laisse mourir »¹²². Comme le prévoyait Mme de Lambert, l'éducation de Manon et son constant effort de plaire, se tournent, au final, contre elle.

La question de l'éducation des femmes est plus explicite dans *Histoire d'une Grecque moderne*. Théopbé raconte que, en tant que jeune prostituée, elle a été éduquée en fonction de son métier :

[...] je ne trouvois que deux principes sur lesquels on avoit fait rouler mon éducation ; l'un qui m'avoit fait regarder les hommes comme l'unique source de la fortune et du bonheur des femmes ; l'autre qui m'avoit appris que par nos complaisances, notre soumission, nos caresses, nous pouvions acquérir sur eux une espèce d'empire, qui les mettoit à leur tour dans notre dépendance, et qui nous en faisoit obtenir tout ce qui étoit propre à nous rendre heureuses.¹²³

C'est à cette première éducation que son éducation morale s'oppose. De la recherche du bonheur dans le bien-être matériel, elle passe à la recherche du bonheur dans l'étude de la vertu (*cf. infra*). Cependant, le diplomate, aveuglé par la première condition de Théopbé, ne respecte pas les sentiments de la jeune femme. Lavezzi explique que le diplomate se reproche même d'avoir trop encouragé l'ascétisme de Théopbé. Il essaie alors d'adoucir les convictions morales de sa protégée et de susciter en elle le désir amoureux par la lecture de *Cléopâtre* et *La Princesse de Clèves*.¹²⁴

Une fois à Paris, le diplomate, usé et vieilli, se promet de mettre fin à sa folie en se persuadant qu'il ne ressent qu'une vive amitié pour elle. Cependant, quand la gouvernante, jalouse des charmes et de la beauté de Théopbé, lui raconte que Théopbé cache un amant dans sa chambre, la plus insensées des jalousies s'empare de lui. Il pénètre dans la chambre de sa protégée pour chercher cet homme. Théopbé, ébranlée par le spectacle et « [f]ondante en larmes [...] n'avoit répondu que par des soupirs et des plaintes de son sort »¹²⁵.

Sgard conclut que la faute du diplomate est de « cacher sous un grand mot l'égoïsme masculin, le pouvoir tyrannique de l'homme sur la femme. » Ce n'est qu'après cette scène que Théopbé se rend compte que cette vertu que le diplomate a fait miroiter à ses yeux, ne la rendra jamais 'souveraine'.¹²⁶ Frappée par cette réalité, elle ne désire qu'une chose : « Un couvent, me dit-

¹²¹ A. de Vigny, *Lettres d'un dernier amour: correspondance inédite avec "Augusta."*, éd. Verdun L. Saulnier, Paris, Droz, 1952 [1862], p. 65.

¹²² J. Sgard, *Prévoist romancier, op. cit.*, p. 277.

¹²³ G. M., p. 80.

¹²⁴ E. Lavezzi, « L'odalisque au livre. Livre et lecture dans *Histoire d'une Grecque moderne* », dans *L'épreuve du lecteur : Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, sous la dir. de J. Herman et P. Pelckmans, Louvain, Peeters, 1995, p. 258.

¹²⁵ G. M., p. 287.

¹²⁶ J. Sgard, *Prévoist romancier*, p. 451.

elle d'une voix étouffée par ses larmes, un couvent est le seul partage qui me reste et le seul aussi que je désire »¹²⁷. Pour ceux qui connaissent l'attitude de Prévost envers la vie monastique ou conventuelle : demander de se retirer dans un couvent, c'est demander la mort.¹²⁸

En somme, les deux femmes qui rejettent ou renoncent à leur éducation initiale, qui les maintient dans une position inférieure par rapport aux hommes – Manon cède à l'amour tandis que Théophraste s'instruit dans la vertu – se rendent compte à la fin des romans, qu'elles ne seront jamais indépendantes. Leurs décisions et leurs désirs seront toujours censurés par la société, dominée par les hommes.

Une fois de plus, Prévost peint des femmes sensibles et malheureuses – tout comme Diderot dans son essai *Sur les femmes* (1772), quarante ans plus tard – qui sont les victimes de la société.

[...] plus contraintes et plus négligées dans leur éducation, abandonnées aux mêmes caprices du sort, avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise qui nous y prépare ; réduites au silence dans l'âge adulte, sujettes à un malaise qui les dispose à devenir épouses et mères [...] On lui choisit un époux. [...] la beauté passe ; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui [...]. Qu'est-ce alors qu'une femme ? [...] nulle dans la société, la dévotion est son unique et dernière ressource. Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature.¹²⁹

¹²⁷ G. M., p. 290.

¹²⁸ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale, op. cit.*, p. 266.

¹²⁹ D. Diderot, « Sur les femmes », dans *Œuvres complètes de Diderot*, sous la dir. de J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier Frères, 1854 [1772], p. 257-258.

2. Religion

2.1 La mise en question de l'idée de Dieu et le rejet des doctrines

2.1.1 La vision déiste

Certains traits de l'histoire de des Grieux rappellent la vie de l'auteur. Les similitudes entre la carrière ecclésiastique du romancier et de son héros, sautent aux yeux.¹³⁰ Ils connaissent les mêmes hésitations, les mêmes doutes. Ils se révoltent contre la religion, mais adoptent *in fine* la religion de leur père.¹³¹ Prévost, constate Sgard, veut se justifier de ses hésitations doctrinales et de sa crise religieuse en les approfondissant dans ses œuvres.¹³² Cette mise en question de l'autorité religieuse, explique Goyard-Fabre, n'était pas un phénomène purement individuel, mais secouait toute la conscience européenne à partir de 1680. Par conséquent, l'espoir du salut devenait moins important que le souci du bonheur terrestre jusqu'au point que, au XVIII^e siècle, les philosophes des Lumières voulaient être indépendants, libres du pouvoir de Dieu, c.-à-d., maître de leur destin. Dès lors, l'anthropocentrisme se substituait lentement au théocentrisme.¹³³

Cependant, Prévost – tout comme des Grieux – reste toute sa vie divisé. Il hésite entre deux valeurs opposées ; il ne cherche pas à confirmer la vérité religieuse, mais, dans ses œuvres, il exprime d'un côté l'aspiration à la religion et de l'autre côté, l'inquiétude, le doute sur la religion, et l'appel des passions.¹³⁴ Bien que Prévost favorise le déisme, il s'agaçait de ne pas trouver dans la religion des solutions au problème du mal. Ainsi, ses œuvres, selon Sgard, sont un plaidoyer en faveur des consciences errantes.¹³⁵

Des consciences errantes, des Grieux constitue l'exemple par excellence ; il s'interroge constamment sur la religion. C'est pourquoi Singerman soutient une analyse théologico-morale de *Manon Lescaut*, basée sur la théologie augustinienne qui, selon lui, constitue le code sous-jacent de l'œuvre.¹³⁶ Dans l'analyse qui suit, je vais nuancer cette thèse en soulignant les aspects déistes et les éléments de révolte contre la morale chrétienne qui se retrouvent dans l'œuvre.

Avant d'entamer l'analyse, il faut revenir sur le terme assez vague de 'déisme'. Le déisme est une doctrine qui prône une religion où Dieu, ou l'idée de Dieu, suffit à tout. Ce Dieu est 'l'architecte', le créateur suprême du monde, mais (et ici le déisme s'écarte du théisme) Il n'est pas rédempteur, ni dispensateur des grâces et Il n'intervient pas dans l'histoire humaine.¹³⁷ Les déistes estiment que « Dieu a daigné mettre un rapport entre Lui et les hommes, qu'Il les a faits

¹³⁰ J. Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, *op. cit.*, p. 46-47.

¹³¹ *Ibid.*, p. 84.

¹³² *Ibid.*, p. 83

¹³³ S. Goyard-Fabre, *La philosophie des Lumières*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1972, p. 85-86.

¹³⁴ J. Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, *op. cit.*, p. 83.

¹³⁵ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 685.

¹³⁶ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, *op. cit.*, p. 65.

¹³⁷ M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *op. cit.*, p. 52.

libres, capables du bien et du mal, et qu’Il leur a donné à tous ce bon sens qui est l’instinct de l’homme et sur lequel est fondée la loi naturelle »¹³⁸.

Le sous-texte déiste de *Manon Lescaut*, apparaît lorsqu’on étudie la vie de Manon. Elle est envoyée au couvent malgré elle. Il n’y a pas de doute sur son manque de vocation. « Elle me répondit ingénument, qu’elle y était envoyée par ses parents, pour être religieuse. [...] [E]lle ne prévoyait que trop qu’elle allait être malheureuse, mais que c’était apparemment la volonté du Ciel, puisqu’il ne lui laissait nul moyen de l’éviter »¹³⁹. La même question se pose pour des Grioux ; a-t-il choisi la voie ecclésiastique par vocation ou plutôt par devoir ? Le chevalier raconte :

[J]’ai l’humeur naturellement douce et tranquille : je m’appliquait à l’étude par inclination et l’on me comptait pour des vertus quelques marques d’aversion naturelle pour le vice. Ma naissance, le succès de mes études et quelques agréments extérieurs m’avaient fait connaître et estimer de tous les honnêtes gens de la ville. J’achevai mes exercices publics avec une approbation si générale que Monsieur l’Evêque, qui y assistait, me proposa d’entrer dans l’état ecclésiastique [...]. Ils [les parents de des Grioux] me faisaient déjà porter la croix, avec le nom de Chevalier des Grioux »¹⁴⁰.

Des Grioux est surtout encouragé par son entourage. Mais avant de rencontrer Manon, il ne s’exprime pas explicitement sur Dieu ou sur la religion. Ce n’est qu’après la fuite d’Amiens, que ses idées sur la religion passent au premier plan : « Nos projets de mariage furent oubliés à Saint-Denis ; nous fraudâmes les droits de l’Eglise, et nous nous trouvâmes époux sans y avoir fait réflexion »¹⁴¹. Cette indifférence aux sacrements, explique Sgard, désigne un ‘instinct religieux’ selon une loi naturelle qui s’oppose au dogmatisme religieux et à la souveraineté de l’Eglise sur les aspects de la vie sociale.¹⁴² C’est une idée profondément déiste.

Ensuite, à Saint-Lazare, Tiberge souligne la récompense dans l’au-delà et reproche des Grioux de chercher le bonheur dans l’amour de Manon, c.-à-d., de préférer « le faux bonheur du vice [...] à celui de la vertu »¹⁴³. En parlant de Manon et du bonheur, des Grioux met en doute la nature rédemptrice de Dieu ; la loi divine décrète que l’homme aimera Dieu avant toute chose. Cependant, si l’unique bonheur de l’homme consiste à aimer Dieu, que faire des plaisirs de ce monde ? N’apportent-ils pas de bonheur ? Et lequel des deux « amours » (l’amour de Dieu ou l’amour de la créature) est plus susceptible de rendre l’homme actuellement heureux ?¹⁴⁴ La

¹³⁸ Voltaire, *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, éd. André Versaille, Bruxelles, éditions complexe, 1994 [1764], p. 1207.

¹³⁹ M., p. 59.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 56-57.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 63.

¹⁴² J. Sgard, *Prévost romancier*, op. cit., p. 222.

¹⁴³ M., p. 118.

¹⁴⁴ A. J. Singerman, *L’abbé Prévost: L’Amour et la Morale*, op. cit., p. 49.

réponse de Tiberge est purement dogmatique : l'amour de Dieu prime sur tout. Des Grieux, en revanche, est, pour l'amour de Manon, prêt à se révolter contre cette loi divine et répond Tiberge avec un éloge du bonheur et de la vie terrestre.¹⁴⁵

Pouvez-vous prétendre que ce que vous appelez le bonheur de la vertu soit exempt de peines, de traverses et d'inquiétudes ? Quel nom donnerez-vous à la prison, aux croix, aux supplices et aux tortures des tyrans ? [...] Ce bonheur que vous relevez tant, est donc mêlé de mille peines ; ou pour parler plus juste, ce n'est qu'un tissu de malheurs, au travers desquels on tend à la félicité. [...] J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre heureux et tranquille auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse ; mais l'espérance d'arriver à mon terme y répand toujours de la douceur ; et je me croirai trop bien payé, par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paraissent donc égales de votre côté et du mien ; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage, car le bonheur que j'espère est proche, et l'autre est éloigné ; le mien est de la nature des peines, c'est-à-dire sensible au corps, et l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi.¹⁴⁶

Cependant, tout semble basculer dans les dernières pages du texte. Après le duel avec Synnelet, les amants s'enfuient dans le désert américain où Manon meurt d'épuisement. Après trois mois de maladie, des Grieux raconte que « [le Ciel] m'éclaira de ses lumières, qui me firent rappeler des idées dignes de ma naissance et de mon éducation [...] ce changement fut suivi par ma guérison. [...] J'étais résolu de retourner dans ma patrie, pour y réparer, par une vie sage et réglée, le scandale de ma conduite »¹⁴⁷. Les mots 'maladie' et 'guérison', selon Singerman, évoquent la doctrine augustinienne, dans laquelle la maladie signifie 'l'état du péché' et la guérison 'le retour vers Dieu par la voie de la grâce'. Le dénouement de l'histoire et la mort de Manon symbolisent donc, selon Singerman, le retour de des Grieux vers Dieu : « L'amour de Dieu parvient à se frayer un passage jusqu'à l'homme »¹⁴⁸.

Or, Singerman oublie que des Grieux a choisi délibérément de vivre par l'amour et pour l'amour de Manon et que rien ne montre qu'il le regrette. Son récit, remarquait Sgard, se présente même comme une apologie de l'amour. Cette 'fatale passion' qu'il ressent était devenue sa raison d'être ; toute autre vie lui paraît sombre et artificielle. « Il [le Ciel] a voulu que j'aie traîné, depuis [la mort de Manon], une vie languissante et misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse »¹⁴⁹. Ayant choisi d'aimer, le comportement de des Grieux se présente de plus en plus comme un défi porté à la famille, à la société et à ce Dieu terrible qui

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 51.

¹⁴⁶ *M.*, p. 118-119.

¹⁴⁷ *Ibid.*, 217-218.

¹⁴⁸ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale, op. cit.*, p. 62.

¹⁴⁹ *M.*, p. 214.

s'accorde avec le père 'dénaturé', pour punir le 'rebelle', car ils ne tolèrent que les fils soumis et convertis.

En outre, Des Grieux ne se réconciliera pas avec son père – ou avec Dieu – car le vieux des Grieux meurt avant le retour de son fils en France. La réconciliation finale avec le père symbolise souvent, dans la littérature épique, la soumission à l'ordre et à l'autorité.¹⁵⁰ Or, l'absence de cette réconciliation est la marque d'un pessimisme profond ; des Grieux, dit Sgard, revient sans enthousiasme aux règles de l'honneur et de la religion :

[I]l n'a plus qu'à se livrer aux « exercices de piété », avec l'espoir peut-être, de rencontrer un jour la foi. C'est ce qu'il peut appeler sa « guérison ». Guéri, il l'est en effet ; de l'amour, de ses illusions, de sa jeunesse [...] l'épopée n'exalte plus que l'échec et la souffrance ; l'analyse de la sensibilité débouche sur une description du vide.¹⁵¹

Au lieu d'une description d'un homme qui retrouve Dieu et s'ouvre à l'amour divin et au bonheur de la grâce divine (cf. Singerman), le dénouement de *Manon Lescaut* est donc plutôt un plaidoyer en faveur de la vie naturelle et sensible, qui s'oppose à la morale chrétienne¹⁵² et qui manifeste des idées profondément déistes.

2.1.2 Le péché originel et son héritage

Prévost, par la littérature, ne met pas seulement en doute l'idée de Dieu, mais aussi quelques principes centraux des dogmes chrétiens.

Selon la lecture théologico-morale que propose Singerman, Manon incarnerait la concupiscence¹⁵³ et des Grieux symboliserait l'homme qui succombe aux passions dérégées.¹⁵⁴ Destiné au service de Dieu, il devient esclave de sa passion à la première vue de Manon, dès sa sortie du collège. Sans la moindre résistance, des Grieux s'enfuit alors avec « la maîtresse de mon cœur »¹⁵⁵ : « Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvais enflammé tout d'un coup jusqu'au transport »¹⁵⁶.

Dès lors, le texte met en scène, toujours selon Singerman, la concupiscence qui s'empare de l'homme dès son entrée dans le monde.¹⁵⁷ Lorsque des Grieux quitte Amiens avec Manon, il remplace le culte de l'amour sacré par celui de l'amour profane, il remplace Dieu par Vénus ; il commet le comble du blasphème et incarne l'aveuglement humain. Paradoxalement, c'est par

¹⁵⁰ B. Keunen, B. Van der Straeten, S. Verraest, *Ik en de stad*, Gent, Academia Press, 2016, p. 23.

¹⁵¹ J. Sgard, *Prévost romancier*, op. cit., p. 251.

¹⁵² *Ibid.*, p. 250.

¹⁵³ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, op. cit., p. 39.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁵⁵ *M.*, p. 59.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, op. cit., p. 44-45.

cet amour profane que des Grioux essaie de se justifier, de se disculper face à son père et à Tiberge.¹⁵⁸ Lors de la dernière rencontre de son père, qui accuse son fils d'être un « fripon qui le déshonore »¹⁵⁹, des Grioux se défend en évoquant la force de la passion amoureuse :

Je ne prétends pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de notre race. Je me connais digne de vos reproches ; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, et de ne pas me traiter comme le plus infâme de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si fautes. Fatale passion ! Hélas ! n'en connaissez-vous pas la force, et se peut-il que votre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais senti les mêmes ardeurs ? L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, et peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante ; voilà mes crimes. En voyez-vous là quelqu'un qui vous déshonore ?¹⁶⁰

Cependant, des Grioux ne voit pas que, aux yeux de la société, de Dieu et de son père, c'est la fidélité à cette passion, à cet amour profane, qui constitue la manifestation principale de sa culpabilité.¹⁶¹ Singerman assimile également le comportement déréglé de des Grioux à la doctrine augustinienne, selon laquelle les passions de l'homme, dans l'état d'innocence étaient encore soumises à la volonté. Si la passion prend le dessus, c'est parce que sa volonté a été corrompue par le péché originel.¹⁶² Cette trace ineffaçable du péché originel, par laquelle l'homme reste esclave du plaisir, suffit à d'Holbach pour considérer Dieu comme un tyran. Dieu, conclut-il, a puni les descendants d'Adam avec une profonde cécité morale et Il les a condamnés à vivre dans la souffrance. Il leur a rendu capable de pécher, pour les damner après. Il leur fait aspirer au bonheur, pour les punir aux enfers quand ils trouvent ce bonheur sur terre.¹⁶³ Des Grioux le pense : « Dieux ! pourquoi nommer le monde un lieu de misères [...] ? »¹⁶⁴, d'Holbach l'écrit dans *Le christianisme dévoilé* :

[T]antôt il [Dieu] crée la nature entière pour l'homme ; tantôt il ne semble avoir créé ce même homme, que pour exercer sur lui ses fureurs arbitraires ; tantôt il le chérit, malgré ses fautes, tantôt il condamne la race humaine au malheur, pour une pomme. [...] [I]l ordonne la fraude, le vol, le meurtre, et fait à son peuple chéri un devoir de commettre, sans balancer, les crimes les plus atroces, de violer la bonne foi, de mépriser le droit des gens. Nous le voyons, dans d'autres occasions, défendre ces mêmes crimes, ordonner la justice, et prescrire aux hommes de s'abstenir des choses qui troublent l'ordre de la société. Ce Dieu, qui s'appelle à la fois le Dieu de vengeances, le Dieu de miséricordes, le Dieu des armées et le Dieu de la paix, souffle

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 55.

¹⁵⁹ *M.*, p. 183.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale, op. cit.*, p. 55.

¹⁶² *Ibid.*, p. 57.

¹⁶³ P. Blom, *Het verdorven genootschap : De vergeten radicalen van de Verlichting*, Amsterdam, De Bezige Bij, 2010, p. 144.

¹⁶⁴ *M.*, p. 98.

continuellement le froid et le chaud ; [...].¹⁶⁵ Dieu, par un acte de sa toute puissance, rendra l'homme susceptible de souffrir, sans interruption et sans terme. [...] Telle est l'idée que le Chrétien se forme du Dieu qui exige son amour. Ce tyran ne le crée, que pour le rendre malheureux ; il ne lui donne la raison que pour le tromper ; des penchants, que pour l'égarer ; la liberté, que pour le déterminer à faire ce qui doit la perdre à jamais [...].¹⁶⁶

Bien que ni Prévost ni des Grieux ne soient aussi radicaux que d'Holbach, le drame de des Grieux se résume également en un combat contre l'idée du poids du péché originel, qui a condamné l'homme à l'esclavage par le plaisir. Des Grieux récuse cette idée en refusant de considérer son amour pour Manon comme un crime : « Par quelle fatalité, disais-je, suis-je devenu si criminel ? L'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé, pour moi, en une source de misères et de désordres ? Qui m'empêchait de vivre tranquille et vertueux avec Manon ? »¹⁶⁷.

Toutefois, des Grieux a beau le nier, son amour est condamné par la société. Le héros qui persévère ainsi, qui tient à son amour sincère et naturel, est condamné au mensonge, à l'hypocrisie et à la révolte ; il se heurte à ce Dieu jaloux¹⁶⁸, à cette autorité suprême, de sorte que, de révolte en révolte, il commet le blasphème.

¹⁶⁵ P. H. Thiry d'Holbach, *Le christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres, [s.n.], 1777 [1766], p. 21-22.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 39.

¹⁶⁷ *M.*, p. 103.

¹⁶⁸ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 225

2.1.3 Le paradis perdu

Le bonheur de l'homme, finit-il donc toujours par s'opposer à Dieu ? L'homme, n'est-il donc pas fait pour aimer et pour étendre cet amour au genre humain, à la création et à un créateur qui lui ressemble ? Cherchant des réponses par le biais de la fiction, Prévost oppose deux doctrines, deux postures. D'un côté, il peint des sociétés patriarcales et des religions répressives qui assurent l'ordre contre les passions individuelles. De l'autre côté, il rêve de sociétés idylliques fondées sur l'amour et l'amitié et sur une religion naturelle.¹⁶⁹

Rousseau et Diderot cherchaient, tout comme Prévost, des réponses à ces questions et opposaient également des sociétés patriarcales et répressives au bonheur paradisiaque. Leur point de départ est la perversité morale de leur époque dans laquelle le pouvoir est détourné par les riches, avides de plaisirs raffinés et d'oisiveté. Ils contemplent un monde où les passions se déchaînent par jalousie et par cupidité. Selon Rousseau, l'humanité est bloquée à cause de la corruption de son innocence initiale et bienheureuse. L'homme, conclut-il, sera seulement capable de retrouver le bonheur par le déclin ou par l'abandon de la civilisation (car elle déforme les émotions), par le choix d'une existence simple, ou, mieux encore, par un retour à la forêt et à un état qui précède la langue et la société.¹⁷⁰ Rousseau, en d'autres mots, aspire à l'innocence enfantine, au retour à un temps qui précède la sexualité et le raffinement des passions.¹⁷¹

L'idée de l'innocence et du bonheur enfantin qui précèdent l'état de perversion, est également présente dans *Manon Lescaut* ; Prévost insiste sur la jeunesse et l'innocence initiale des amants. Dans son récit, avant de justifier sa passion (*cf. supra*), des Grieux commence par une esquisse de sa jeunesse et de la personne qu'il était avant de connaître Manon. Son enfance était calme ; avant sa sortie du collège, il n'avait pas encore commencé à vivre. C'est ce premier amour qui le faisait accéder à l'existence.¹⁷² Des Grieux évoque sa première rencontre avec Manon :

La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée, qui m'entraîna à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurais que si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur, et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'Amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. [...] Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge.¹⁷³

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 224.

¹⁷⁰ P. Blom, *op. cit.*, p. 365-366.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 368.

¹⁷² J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 233.

¹⁷³ M., p. 59-60.

Le naturel, l'ardeur et l'insouciance de leur première passion montrent qu'il s'agit en effet de 'deux enfants'. Des Grieux est d'ailleurs naïf et innocent ; il ne soupçonne rien des caprices de Manon. Il se laisse bernier comme un enfant. Ils se voient, ils s'aiment, ils s'enfuient ensemble. Ils vivent l'un pour l'autre, sans honte ; c'est un rêve d'une innocence admirable¹⁷⁴ : « Nos postillons et nos hôtes nous regardaient avec admiration ; et je remarquais qu'ils étaient surpris de voir deux enfants de notre âge, qui paraissaient s'aimer jusqu'à la fureur »¹⁷⁵.

Quand il sort du collège à Amiens, des Grieux fait ressurgir, selon Démoris, le temps où la différence des sexes était encore ignorée. Ainsi, le collège symbolise le lieu qui restitue l'ignorance initiale et la rencontre de Manon est la répétition d'une expérience archaïque : la rencontre de l'autre sexe. La jeunesse et l'innocence enfantine de des Grieux qui n'avait jusqu'alors « jamais pensé à la différence des sexes »¹⁷⁶, correspondent donc au rêve du bonheur de Rousseau.¹⁷⁷ Le véritable accès à la vie sociale, le début de la corruption de l'innocence, coïncideront alors avec la première sexualité.¹⁷⁸

Cependant, ce n'est qu'après la rencontre de Manon que l'aventure commence; des Grieux devient un explorateur des terres inconnues de la passion ; il accède à un autre ordre de choses. Par ses explorations, il tente de savoir si la passion est vivable, si le bonheur est possible, si la nature porte en elle-même une finalité et, finalement, si l'amour, la religion et la norme sociale peuvent se concilier.¹⁷⁹ Mais quand le malheur et la déception le surprennent, il songe secrètement au paradis du non-désir, à la maison du père et à l'innocence qui ignore la différence des sexes.¹⁸⁰

Ce fut dans ce moment que l'honneur et la vertu me firent sentir encore les pointes du remords, et que je jetai les yeux en soupirant vers Amiens, vers la maison de mon père, vers Saint-Sulpice et vers tous les lieux où j'avais vécu dans l'innocence. Par quel immense espace n'étais-je pas séparé de cet heureux état ! Je ne le voyais plus

¹⁷⁴ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 233.

¹⁷⁵ M., p. 63.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 59.

¹⁷⁷ L'analyse de Démoris permet de faire le lien entre des Grieux et Théopé. Elle est élevée dans la pauvreté et transportée à Patras à l'âge de dix ans où elle sera introduite dans un milieu de prostitution. « L'abondance où je m'y trouvais après une vie fort dure, fit aussi sur moi des impressions qui n'ont pu s'effacer [...] mais ce fut qu'après avoir passé plusieurs années dans cette ville que je connus distinctement ma situation, en apprenant à quel sort j'étais destinée. [...] Je fus livrée à lui [le fils du gouverneur turc] dans un âge où j'ignorois encore la différence des sexes. » (G. M. p. 73-74) Elle sort de son paradis enfantin au moment où elle se rend compte qu'elle devra se prostituer. Son accès à la vie – l'abandon du paradis enfantin – se confond donc également avec la première sexualité. En outre, *Histoire d'une Grecque moderne* correspond aux idées de Rousseau quand, dans une dernière tentative d'échapper à la tyrannie du diplomate, Théopé demande la permission d'entrer au couvent. Vu qu'elle n'a jamais montré un intérêt particulier pour la religion, le couvent, plutôt qu'un moyen de servir Dieu, constitue pour elle une issue, un moyen de se retirer une fois pour toutes des sociétés perverses.

¹⁷⁸ R. Démoris, *op. cit.*, p. 20-21.

¹⁷⁹ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 41.

¹⁸⁰ R. Démoris, *op. cit.*, p. 91.

que de loin, comme une ombre qui s'attirait encore mes regrets et mes désirs, mais trop faible pour exciter mes efforts.¹⁸¹

Contrairement à Rousseau, Diderot ne voyait pas les passions comme un obstacle au bonheur, ou comme une tyrannie, mais, plutôt comme des forces imparables de la vie, pourvu qu'elles soient naturelles. Selon lui, la religion et l'Eglise ont attribué une trop grande valeur à la souffrance. Et ces idées ont perverti¹⁸² la nature humaine.¹⁸³ Alors que Rousseau aspire à l'innocence enfantine, Diderot voit les cultures non chrétiennes comme des exemples de la façon dont la vie peut être vécue ; passionnée, sans crainte du péché et sans aversion pour le désir physique.¹⁸⁴ C'est pourquoi Manon et des Grieux s'embarquent pour l'Amérique plutôt que de mourir au Havre. A Nouvelle-Orléans, ils espèrent trouver un paradis sauvage, retrouver une innocence perdue et, surtout, échapper à une malédiction paternelle.¹⁸⁵

Je me supposait déjà, avec elle, dans une région inculte et habitée par des sauvages. Je suis bien sûr, disais-je, qu'il ne saurait y en avoir d'aussi cruels que G...M... et mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait son fidèles, ils suivent les lois de la nature. Ils ne connaissent ni les ferveurs de l'avarice, qui possèdent G...M..., ni les idées fantastiques de l'honneur, qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amants qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux.¹⁸⁶ [...] L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est au Nouvel Orléans qu'il faut venir, disais-je à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance.¹⁸⁷

En Amérique, les amants prétendent être mariés et pour une brève période, ils réussissent à vivre leur amour sans craintes et sans honte. Cependant, leurs aventures les ont rendus plus matures. Trop adultes pour le paradis enfantin de Rousseau et trop proche encore de la société occidentale pour le paradis sauvage de Diderot, le bonheur de Manon et de des Grieux basculera au moment où ils se souviennent des vertus chrétiennes.

L'innocence de nos occupations, et la tranquillité où nous étions continuellement, servirent à nous faire rappeler insensiblement des idées de religion. Manon n'avait jamais été une fille impie. Je n'étais pas non plus de ces libertins outrés, qui font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravation des mœurs. L'amour et la jeunesse avaient causé tous nos désordres. L'expérience commençait à nous tenir lieu d'âge ;

¹⁸¹ M., p. 102-103.

¹⁸² Un bon exemple de la perversion de la nature humaine est le personnage du diplomate dans *Histoire d'une Grecque moderne*. Contrairement à des Grieux, le diplomate est un homme du monde avec beaucoup d'expérience. Cependant, son désir de posséder Théophé, son désir de domination, prend des allures incestueuses et perverses. Il s'agit plutôt d'une passion libertine que d'une passion naturelle (*cf. ultra*).

¹⁸³ P. Blom, *op. cit.*, p. 368-369.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 368.

¹⁸⁵ R. Démoris, *op. cit.*, p. 105.

¹⁸⁶ M., p. 199.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 205.

elle fit sur nous le même effet que les années. Nos conversations, qui étaient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. [...] Je lui fis comprendre qu'il manquait une chose à notre bonheur : C'est, lui dis-je, de le faire approuver du Ciel. Nous avons l'âme trop belle, et le cœur trop bien fait l'un et l'autre, pour vivre volontairement dans l'oubli du devoir.¹⁸⁸

Cependant, quand ils dévoilent leur désir de mariage au gouverneur, celui-ci semble avoir « d'autres vues sur Manon »¹⁸⁹ ; et décide de la marier à son neveu Synnelet. Le couple désespéré s'enfuit alors dans le désert, où Manon meurt d'épuisement. Leur paradis se transforme alors en enfer : « Nous nous trouvions dans le Nouvel Orléans comme au milieu de la mer ; c'est-à-dire séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir ? dans un pays inconnu, désert, ou habité par des bêtes féroces, et par des sauvages aussi barbares qu'elles ? »¹⁹⁰. Leur amour vécu dans un paradis sauvage n'a donc été qu'une rêverie, puisque leur bonheur a toujours dépendu d'un univers social et religieux et du bon vouloir de ceux qui y détiennent le pouvoir.¹⁹¹

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 206.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 208.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 209.

¹⁹¹ R. Démoris, *op. cit.*, p. 112.

2.2 L'amour divin vs. l'amour profane

2.2.1 Le libertinage et la morale

Dans Prévost, il est difficile de trouver des libertins outranciers qui « font gloire d'ajouter l'irréligion à la dépravations des mœurs »¹⁹². En effet, le libertinage et la débauche apparaissent souvent dans ses romans, mais conduisent plutôt à l'indifférence qu'à l'irréligion et ses héros sont toujours aussi modérés dans la concupiscence que dans l'impiété.¹⁹³ Le but de Prévost, selon Sgard, est d'opposer des idées libertines à la pensée chrétienne ; c'est dans la confrontation des idées que ses héros subissent une crise morale.¹⁹⁴

En examinant le libertinage dans Prévost, on réfère souvent à *Cleveland*.¹⁹⁵ « Cleveland », estime Sgard, « n'est ni un débauché ni un libertin, mais un esprit inquiet, scrupuleux, prompt à se mettre en question. »¹⁹⁶ De des Grieux, on pourrait dire la même chose ; pour l'amour de sa maîtresse, il se fait « escroc », « filou », « greluchon », « meurtrier » et « fils dénaturé »¹⁹⁷. Selon Montesquieu, il s'agit même d'un « fripon » et d'une « catin »¹⁹⁸. Cependant, des Grieux n'ignore pas le caractère scandaleux de ses aventures et il ne cesse pas de défendre ses bonnes intentions, l'intensité de ses sentiments et la pureté de son amour.¹⁹⁹ Or, bien qu'il comprenne que le plaisir peut entraîner l'homme au-delà de la morale et de la vertu, il ne résiste pas à l'attrait de ce plaisir²⁰⁰ : « Prédicateurs, qui voulez me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire, mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère et pénible »²⁰¹.

Divisé entre l'amour profane et l'amour divin, il conclut que la raison ne peut pas contredire les impulsions du cœur ou les penchants de la nature, puisqu'elle est censée les rejoindre :

Diriez-vous, comme font les mystiques, que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'âme ? Vous n'oseriez le dire ; c'est un paradoxe insoutenable... de la manière où nous sommes faites, il est certain que notre félicité consiste dans le plaisir ; je défie qu'on s'en forme une autre idée ; or le cœur n'a pas besoin de se consulter longtemps pour sentir que, de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour.²⁰²

¹⁹² M., p. 206.

¹⁹³ J. Sgard, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, Grenoble, ELLUG, 1995, p. 122.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 122-123.

¹⁹⁵ *Le Philosophe anglais* ou *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell*, plus communément appelé *Cleveland*. C'est le roman-mémoires de l'abbé Prévost qui raconte les aventures de Cleveland. L'œuvre est constituée de sept tomes, publiés entre 1731 et 1739.

¹⁹⁶ J. Sgard, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, *op. cit.*, p. 123.

¹⁹⁷ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, p. 35.

¹⁹⁸ C.-L. de Secondat de Montesquieu, *Pensées. Le Spicilège*, éd. L. Desgraves, Paris, Editions Laffont, coll. Bouquins, 1991 [1726], p. 835.

¹⁹⁹ J. Sgard, « introduction », *op. cit.*, p. 25.

²⁰⁰ M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *op. cit.*, p. 123.

²⁰¹ M., p. 120.

²⁰² *Ibid.*, p. 119.

Ainsi, des Grieux est attiré par Manon comme par l'accomplissement du bonheur, d'où une absence de remords. Ses actes et aventures 'criminels' procèdent également d'une déception profonde envers l'amour divin. Quand il se rappelle finalement « des idées de religion »²⁰³, il décide de vivre de manière plus vertueuse et d'épouser Manon (*cf. supra*). Cependant, la grâce divine ne se manifesterait pas ; elle sera remplacée, après la mort de sa maîtresse, par un rappel de l'honneur et du devoir social ; une amère consolation après le plaisir de l'amour.²⁰⁴ Cependant, des Grieux restera douloureusement fidèle à Manon, la personne qui a fait son bonheur.²⁰⁵ Il exclame :

[S]e trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes, si je gémissais de la rigueur du Ciel à rejeter un dessein que je n'avais formé que pour lui plaire ? Hélas ! que dis-je, à le rejeter ? Il l'a puni comme un crime. Il m'avait souffert avec patience tandis que je marchais aveuglément dans la route du vice et ses plus rudes châtiments m'étaient réservés lorsque je commençais à retourner à la vertu.²⁰⁶

Ce bonheur terrestre, Sade le poursuivait également. Cependant, son approche du bonheur s'oppose à celle de Diderot ou de Rousseau :

Ce n'est ni au crime, ni à la vertu spécialement qu'il faut s'attacher, c'est à ce qui nous rend heureux ; et si je voyais qu'il n'y eût de possibilité pour moi d'être heureuse que dans l'excès des crimes les plus atroces, je les commettrais tous à l'instant, sans frémir, certaine que la première loi que m'indique la nature est de me délecter, n'importe aux dépense de qui.²⁰⁷

Sade, en d'autres mots, prône l'expansion forcée de l'individu et l'abandon des remords qui font taire la sensibilité. Au lieu de 'fuir' la société (*cf. Rousseau et Diderot*), Sade veut détruire la société : ce n'est qu'ainsi que l'individu pourra se libérer.²⁰⁸ Le libertinage d'esprit de des Grieux s'éloigne donc trop du libertinage de mœurs de Sade pour qu'on puisse le considérer comme un vrai 'greluchon' ou un libertin impie. Cependant, les idées de Sade sont annoncées dans le discours et le comportement du diplomate d'*Histoire d'une Grecque moderne* : au lieu de se révolter contre une société corrompue – comme le fait des Grieux – le diplomate se retire de la société et s'installe à la campagne pour y vivre son amour pervers en toute liberté.

²⁰³ *Ibid.* p. 206.

²⁰⁴ J. Sgard, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, *op. cit.*, p. 124.

²⁰⁵ M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *op. cit.*, p. 154.

²⁰⁶ *M.*, p. 207.

²⁰⁷ D. A. François de Sade, « L'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice », dans *Œuvres complètes*, tome 8, éd. A. Le Brun et J. Pauvert, Paris, éditions Pauvert, 1987 [1800], p. 142.

²⁰⁸ M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *op. cit.*, p. 128.

2.2.2 L'amour incestueux et la vertu

L'histoire de Théopé raconte comment le diplomate lui rend la liberté et la conscience du bien et du mal. Une nouvelle vie s'ouvre alors à elle. Désormais, le diplomate sera pour elle un libérateur, un dieu, un père qui lui tire du harem et qui lui donne un nouveau nom et une seconde naissance²⁰⁹ : « Elle me répéta vingt fois que c'étoit à moi qu'elle croyoit devoir la naissance, puisque c'étoit lui en donner une seconde que de la délivrer de l'infamie de la première »²¹⁰.

Ce geste paraît exemplaire et instructif. Mais est-ce que les intentions du diplomate sont vraiment aussi honnêtes ? En réalité, il est fasciné par la beauté de cette concubine et – saisi par une vive passion – il l'achète pour mille écus. Il est, selon Singerman, le chevalier des Grioux qui subit le coup de foudre à quarante ans. Or, contrairement à des Grioux, le diplomate est un homme du monde, un libertin dont la conscience et l'honneur ne peuvent accepter l'idée de la soumission. Il ne veut être prisonnier d'un désir amoureux pour une jeune concubine.²¹¹ Pour satisfaire Théopé, le diplomate prend le rôle de tuteur, de père²¹² et même de « maître dans la vertu »²¹³, mais en réalité, il demeure son maître. Il lui confère les avantages d'une femme libre. Mais il n'abandonne jamais l'ambition de la réduire à son ancienne condition ; il veut une fille de plaisir.²¹⁴

Ainsi, le sélictar est l'antagoniste du diplomate ; il représente l'amour 'vertueux' alors que le diplomate incarne un amour 'criminel'.²¹⁵ Au début, le sélictar voulait rendre la jeune Grecque au diplomate de peur que « [sa] foiblesse n'augmentât pour elle, en la connoissant mieux, et que l'amour ne devînt plus puissant que la justice »²¹⁶

Le diplomate, quant à lui, ne se laisse pas arrêter par de tels scrupules : l'acte de justice – la libération de Théopé – sera sacrifié aux exigences de son désir. Loin de la recevoir comme sa fille, il l'accueillera comme son esclave. La soi-disant supériorité des mœurs occidentales est donc contredite en tout point par les actions du héros. Elle ne semble qu'une affaire de langage : « Cette manière fine d'aimer, qui consiste dans les sentiments du cœur, et qui est peu connue [en Turquie] [...] »²¹⁷ ; ce n'est là que préciosité, qu'euphémisme, que 'style'. Sermain souligne que « la perversité du discours masculin en Europe vient de ce qu'il perpétue sa domination sous couvert de libéralisme, en affichant son respect du droit et de la dignité des femmes »²¹⁸.

²⁰⁹ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 435

²¹⁰ G. M., p. 108.

²¹¹ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale, op. cit.*, p. 237.

²¹² A. J. Singerman, « Introduction », *op. cit.*, p. 32.

²¹³ G. M., p. 143.

²¹⁴ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 435.

²¹⁵ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale, op. cit.*, p. 286.

²¹⁶ G. M., p. 97.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 154.

²¹⁸ J.-P. Sermain, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle : L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, Voltaire Foundation/ Paris, Universitaires de France, coll. Vif, 1999, p. 105.

Cependant, derrière ce langage galant bien connu en Occident, s'impose la réalité, c.-à-d., la distinction entre le plaisir du corps et le plaisir du cœur. Ainsi, ce qui fait de Théopbé une martyre de la vertu, c'est le refus de cette distinction ou de cette réalité hypocrite.²¹⁹

En outre, Théopbé a vite compris la règle du jeu : si elle cède aux désirs du diplomate, en tant que 'fille' ou en tant qu'épouse, elle redeviendra une fille de joie : « c'est vous-même qui me repoussez aujourd'hui vers le précipice dont vous m'avez tirée »²²⁰. Hantée par le souvenir de sa vie au sérail, elle se dédie alors à la vertu. Persuadée que sa valeur personnelle dépend de son ascèse morale, elle considère l'amour physique, désormais, comme une dégradation.²²¹ La tentative acharnée du diplomate de prouver la culpabilité de l'héroïne²²², de réfuter l'image de sa chasteté, est aussi un refus de croire à la vertu et une manière de se disculper.²²³ Cependant, à la fin de l'histoire, il sera lui-même contraint d'avouer²²⁴ que « la vertu, dont on a des idées si justes en Europe, n'y est guère mieux pratiquée qu'en Turquie »²²⁵.

On retrouve dans le roman un étrange mélange de désir, de mauvaise foi et du dépit. Il manque donc des descriptions chaleureuses et lyriques que Prévost insère normalement dans ses histoires d'amour. Cependant, dans *Histoire d'une Grecque moderne*, conclut Sgard, (plutôt que d'annoncer les idées libertines de Sade) Prévost semble annoncer le thème de Valmont ; le thème du libertin pris au piège de l'amour.²²⁶ « Ah ! Théopbé, lui dis-je, vous n'avez pas de pitié du mal que vous me causez. Je me fais une violence mortelle pour vous laisser maîtresse de votre cœur ; mais si vous l'accordez à un autre, votre dureté causera ma mort »²²⁷. Le diplomate s'écarte donc des visions de Sade, puisque, face aux enfers de la jalousie, il exprime une nostalgie, une aspiration à l'amour sincère.²²⁸

En somme, dans Prévost, le libertinage représente plutôt une possibilité théorique qui s'explique par l'inclination de la nature. Son analyse du péché reste dans un contexte chrétien et réfère toujours au péché originel. La nature humaine, selon Prévost, sera toujours soumise à la concupiscence.²²⁹ Cependant, des Grieux, l'incarnation de l'honnête homme, s'élève contre une société corrompue pour revenir à la source des vrais plaisirs : l'amour, l'amitié, le sentiment, la probité, la morale naturelle. Ainsi, pour Prévost – tout comme pour Rousseau et Diderot (*cf. supra*) – la méchanceté ne fait pas partie de la nature, mais de la société, qui éloigne les hommes du vrai bonheur. Dans ses œuvres, Prévost ignore les libertins outranciers – le diplomate, le

²¹⁹ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, *op. cit.*, p. 284-285.

²²⁰ G. M., p. 143.

²²¹ A. J. Singerman, « Introduction », *op. cit.*, p. 30-31.

²²² J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 448. Le diplomate, en cherchant sous le lit de Théopbé pour savoir si elle lui cache un amant, est à la fois ridicule et misérable.

²²³ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, *op. cit.*, p. 286.

²²⁴ *Ibid.*, p. 284.

²²⁵ G. M., p. 145.

²²⁶ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 450.

²²⁷ G. M., p. 159.

²²⁸ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 450.

²²⁹ J. Sgard, *Vingt études de Prévost d'Exiles*, *op. cit.*, p. 123.

libertin dévoré par jalousie qui tombe dans le piège de l'amour à quarante ans et qui devient esclave de son esclave, est plutôt un personnage à plaindre. C'est pourquoi, selon Sgard, le style de Prévost résonne étrangement dans son temps ; il évoque des mouvements confus pour éclairer les élans passionnels, les contradictions intérieures et le tragique du retour au réel.²³⁰

2.2.3 Vénus et la Vierge

Pour finir ce deuxième chapitre, je me concentre de nouveau sur les héroïnes. Théophé et Manon sont toutes les deux des femmes passionnées, mais, l'une pour le plaisir et l'autre pour la vertu.²³¹ Cependant, il y a des parallèles entre la vie de Manon et celle de Théophé.

Manon	Théophé
1. rencontre le chevalier des Grieux le jour avant d'entrer au couvent.	1. rencontre le diplomate qui est invité au sérail.
2. s'enfuit avec des Grieux pour éviter d'entrer au couvent.	2. fait appel au diplomate pour sortir du sérail.
3. se prostitue pour assurer sa/leur fortune ; période de débauche.	3. rejette son passé et se dédie à la vertu.
4. est exilée en Amérique, des Grieux la suit.	4. Le diplomate retourne en France, Théophé le suit.
5. Mariage avec des Grieux annulé.	5. refuse d'épouser M. de S.
6. Mort dans le désert.	6. Désir d'entrer au couvent et mort.

Dans cette analyse, je me concentre sur point trois ; quand Manon est prête à se prostituer pour rétablir leur fortune, Théophé renonce à son passé et se concentre sur la vertu. Cependant, les héros refusent d'accepter les changements moraux de leur maîtresse. Ils sont à la fois fascinés et terrifiés par la persévérance et par l'aplomb des héroïnes, ils les condamnent et les adorent. Après la première trahison de Manon, des Grieux appelle son amante « mon infidèle »²³² ou « la perfide Manon »²³³. « Tantôt je ne considérais en elle que la plus aimable de toutes les filles, et je languissais du désir de la revoir ; tantôt je n'y apercevais qu'une lâche et perfide maîtresse, et je faisais mille serments de ne la chercher que pour la punir »²³⁴. Cette attitude ambiguë de des Grieux envers sa maîtresse ne changera guère. Dans la seconde partie du livre, dans la chambre du jeune M. de G. M., il accuse Manon d'être une « fille ingrate et sans fois [...] amante mille fois volage et cruelle, [...] infidèle [...] je vois mieux que jamais que tu n'es qu'une coquine et une perfide. C'est à présent que je connais ton misérable caractère, [...],

²³⁰ *Ibid.* p. 126.

²³¹ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, p. 286.

²³² M., p. 76.

²³³ *Ibid.*

²³⁴ *Ibid.*

lâche créature [...] »²³⁵. Cependant, après sa mort, le ton du chevalier change : « j’ensevelis pour toujours dans le sein de la terre, ce qu’elle avait porté de plus parfait et de plus aimable »²³⁶.

Ensuite, l’attitude du diplomate envers Théophé est également ambiguë. D’une part, il avoue que « j’avois pensé que vous ne me refuseriez point ce que vous avez accordé volontairement au fils du gouverneur de Patras et au Bacha Chéribér »²³⁷. D’autre part, il admet que la persévérance dans la vertu de Théophé, est la condition essentielle de son estime pour elle : « j’aurois été fâché de lui trouver une facilité qui auroit diminué quelque chose de mon estime »²³⁸. Si Théophé fait preuve de ‘faiblesse’, si elle cède aux avances du diplomate, elle redevient donc ‘indigne’ de lui.²³⁹ Pour éviter que le diplomate lui impose son ‘commerce de plaisir’, elle l’oblige inlassablement à revenir sur le plan initial, sur l’acte de justice et sur l’idée de libération. Ainsi, ironiquement, c’est lui qui devient le prisonnier de son ‘esclave’ (cf. *supra*).²⁴⁰

En somme, dans *Manon Lescaut*, Manon incarne la concupiscence et dans *Histoire d’une Grecque moderne*, Théophé, l’ancienne concubine, paradoxalement, incarne la vertu.²⁴¹ Cependant, ce qui, selon Sgard, fait de Prévost « le plus résolument féministe des écrivains de son temps »²⁴², est que l’homme – et pas la femme – doit assumer la responsabilité du péché de la chair, car l’homme essaie toujours de réduire la femme aux dimensions de son seul désir, sans lui accorder de la liberté morale ou sentimentale. Et si la femme refuse d’obéir, elle devient ‘énigme’.²⁴³ En outre, l’aspect tragique dans la comparaison des deux romans, c’est que les héros se trompent de héroïne ; le diplomate, en désirant plus de liberté sexuelle et sentimentale de sa maîtresse, prend Théophé pour Manon Lescaut.²⁴⁴ En revanche, des Grieux, en exigeant plus de chasteté et de vertu de Manon, la prend pour Théophé ; « l’enfer c’est les Autres »²⁴⁵.

²³⁵ *Ibid.*, p. 165.

²³⁶ *Ibid.*, p. 216.

²³⁷ G. M., p. 136.

²³⁸ *Ibid.*, p. 180.

²³⁹ A. J. Singerman, *L’abbé Prévost: L’Amour et la Morale*, op. cit., p. 278-279.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 260-261.

²⁴¹ *Ibid.* p. 286.

²⁴² J. Sgard, *Prévost romancier*, op. cit., p. 442

²⁴³ A. J. Singerman, *L’abbé Prévost: L’Amour et la Morale*, op. cit., p. 287.

²⁴⁴ A. J. Singerman, « Introduction », op. cit., p. 32.

²⁴⁵ J.-P. Sartre, « *Huis clos* » suivi de « *Les mouches* », Paris, éditions Gallimard, 2000 [1943], p. 93.

3. Propriété et argent

3.1 La propriété et l'inégalité sociale

Au début des Lumières, une communauté internationale de penseurs établit la théorie du droit naturel – fondée sur un humanisme chrétien – qui, à la fin du XVII^e siècle, transforme l'égalité chrétienne en égalité politique. Cette théorie se base sur l'égalité dignité des hommes et postule une égalité sociale. En outre, la théorie du droit naturel souligne que l'écart entre 'l'égalité de pouvoir ou de liberté' et 'l'inégalité civile' est causé par des mesures administratives et par des privilèges accordés par l'Etat.²⁴⁶

Selon Reichardt, la théorie du droit naturel et le concept de l'égalité au XVIII^e siècle, réside en quatre tendances traditionnelles. Dans la première tendance, on retrouve des éléments du christianisme qui prêchent l'égalité des croyants devant Dieu. Deuxièmement, il y a le mythe antique de l'âge d'or des sociétés pastorales et égalitaires qu'on retrouve dans la littérature pastorale et les églogues du XVIII^e siècle. Ensuite, il y a la littérature utopique qui tend à négliger le passé pour se concentrer sur l'avenir (ou sur un espace fictif). Finalement, il y a l'évocation des (prétendus) modèles historiques de sociétés et d'Etats égalitaires comme la démocratie athénienne ou la république de Sparte. Ces modèles seront complétés par les récits des explorateurs qui offrent des exemples plus proches dans le temps, comme des tribus de 'bons sauvages' qui vivent à l'état de nature, corrompus ni par la fortune ni par le luxe.²⁴⁷ Dans ses *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens* (1703) Louis Armand de Lom d'Arce, plus connu sous l'appellation de baron Lahontan, esquisse ces 'bons sauvages' d'une façon qui éveillera l'admiration de Rousseau²⁴⁸ : « Ce sont des hommes chez qui le droit naturel se trouve dans toute sa perfection. La Nature ne connaît point de distinctions ni de prééminences dans la fabrique des individus d'une même espèce, aussi sommes-nous tous égaux ». ²⁴⁹

Cependant, Voltaire semble plus réservé envers cette théorie du droit naturel lorsqu'il déclare : « Il est clair que tous les hommes jouissant des facultés attachées à leur nature sont égaux [...] [Or,] [I]a misère attachée à notre espèce subordonne un homme à un autre [...]. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle et en même temps la plus chimérique »²⁵⁰. Rousseau va encore plus loin. Selon lui, la source principale de cette misère dont parle Voltaire, est causée par la propriété. La propriété, souligne-t-il, corrompt. Ainsi, elle est la source principale de la « funeste inégalité »²⁵¹ :

²⁴⁶ R. Reichardt, *op. cit.*, p. 100.

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 98-99.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 99-100.

²⁴⁹ Baron de Lahontan et N. Gueudeville, *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens*, éd. G. Chinard, Baltimore, John Hopkins Press, 1931 [1703], p. 257.

²⁵⁰ Voltaire, *op. cit.*, p. 382-383.

²⁵¹ R. Reichardt, *op. cit.*, p. 101.

Si l'on recherche en quoi consiste précisément le plus grand bien de tous, qui doit être la fin de tout système de législation, on trouvera qu'il se réduit à deux objets principaux, la liberté et l'égalité : la liberté, parce que la liberté ne peut subsister dans elle. [...] Cette égalité, disent-ils, est une chimère de spéculation qui ne peut exister dans la pratique. Mais si l'abus est inévitable, s'ensuit-il qu'il ne faille pas au moins le régler ?²⁵²

En effet, le malheur des personnages dans *Manon Lescaut* et dans *l'Histoire d'une Grecque moderne* est toujours causé par le manque d'argent. Ainsi, Prévost, à son tour, met en question cette inégalité. Dans ses romans, il n'offre pas une solution et ne semble pas s'inscrire dans une des tendances qui prônent la théorie du droit naturel (cf. Reichardt). Cependant, comme Rousseau, il met en scène l'inégalité de fortune comme un obstacle qui empêche les amants, et les gens en général, de vivre de manière plus naturelle.

Des Grieux se révolte contre l'intolérance de son père, qui – tout comme le vrai père de Théophré – est un homme d'honneur. Les deux pères veulent garder leur bon nom et leur fortune. Cependant, bien que le père de des Grieux soit sévère, il n'est pas impitoyable. Il souffre de voir son fils affligé par la trahison de Manon et de M. de B. Convaincu alors que son fils ne peut se passer de femme, il envisage un instant à le faire renoncer aux plans prestigieux de l'ordre de Malte ou à l'état ecclésiastique et décide de lui chercher une épouse plus estimable.²⁵³

Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein, jusqu'à présent, de te faire porter la croix de Malte ; mais je vois que tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui répondis que je ne mettais plus de distinction entre les femmes, et qu'après le malheur qui venait de m'arriver, je les détestait toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père, en souriant, qui ressemblera à Manon, et qui sera plus fidèle. Ah ! si vous avez quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre ! [...] C'est le perfide B... qui nous trompe, vous, elle et moi. Si vous saviez combien elle est tendre et sincère, si vous la connaissiez, vous l'aimeriez vous-même.²⁵⁴

En outre, quand le chevalier, à la fin du livre, évoque l'image de sa mère pour tenter une dernière fois de convaincre son père des charmes et de la douceur de Manon, le père de des Grieux s'agace, indigné par la comparaison entre sa femme exemplaire et cette 'perfide' Manon. Ainsi, le père de des Grieux, pour éviter une dégradation et pour garder son statut et son estime, continue à défendre les valeurs de sa classe sans écouter les désirs de son fils.²⁵⁵

Songez que je suis votre fils... Hélas ! souvenez-vous de ma mère. Vous l'aimiez si tendrement ! Auriez-vous souffert qu'on l'eût arraché de vos bras ? Vous l'auriez

²⁵² J.-J. Rousseau, *op. cit.*, p. 334.

²⁵³ R. Joly, « Les Fantômes de l'argent dans *l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* », *Man and Nature*, 1, 1982, p. 4–5.

²⁵⁴ M., p. 73.

²⁵⁵ R. Joly, *op. cit.*, p. 4.

défendue jusqu'à la mort. Les autres n'ont-ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare, après avoir une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse et la douleur ? Ne parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée ; ce souvenir échauffe mon indignation.²⁵⁶

Ensuite, Paniota Condoidi, le vrai père de Théopbé, préfère également éviter la réduction de sa fortune ou la perte de son bon nom plutôt que de reconnaître sa propre fille, perdue depuis quatorze ou quinze ans.

Demeurant dans sa pesanteur, il me dit que le tems, qui avoit guéri la douleur de la perte, empêchoit aussi qu'il ne souhaitât des miracles pour la réparer ; qu'il avoit plusieurs fils, à qui l'héritage qu'il devoit laisser suffiroit à peine pour soutenir l'honneur de leur naissance, et qu'en supposant d'ailleurs que sa fille vécût, il étoit si difficile qu'elle eût conservé quelque sagesse entre les mains d'un scélérat et dans un pays tel que la Turquie, qu'il ne se persuaderoit jamais qu'elle fût digne de reparoître dans sa famille.²⁵⁷

Des Grieux refuse l'hypocrisie de la noblesse possédante et du clergé et en donne une image ridicule en se moquant des accusations de Tiberge : « J'exhortais à n'être pas plus scrupuleux qu'un grand nombre d'évêques et d'autres prêtres qui savent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice »²⁵⁸. Il se met en marge de l'aristocratie et de la société, et, de manière cynique, il ramène cette société à deux classes : les riches stupides et les pauvres dégourdis. Cependant, il remarquera très vite que le comportement des nobles n'est souvent pas moins corrompu que celui de certains pauvres qui ont pour vocation de sucer l'argent des premiers.²⁵⁹ Le valet de des Grieux et la femme de chambre de Manon, par exemple, séduits par la fortune que des Grieux a gagné au jeu, décident de voler leurs maîtres et de s'enfuir ensemble.

Mes domestiques n'ignoraient pas mes succès, surtout mon valet de chambre et la suivante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille était jolie, Mon valet en était amoureux. Ils avaient à faire à des maîtres jeunes et faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein, et ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.²⁶⁰

Ensuite, quand des Grieux réussit à libérer Manon, habillée en homme, de l'Hôpital, leur cocher comprend tout de suite le caractère clandestin de la situation, et ne s'intéresse alors qu'au profit qu'il peut en tirer.

²⁵⁶ M., p. 191.

²⁵⁷ G. M., p. 107.

²⁵⁸ M. p. 96-97.

²⁵⁹ R. Joly, *op. cit.*, p. 3.

²⁶⁰ M., p. 98.

Je reçus ma chère maîtresse dans mes bras. Elle tremblait comme une feuille. Le cocher me demanda où il fallait toucher. Touche au bout du monde, lui dis-je, et mène-moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon. Ce transport, dont je ne fus pas le maître, faillit de m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mon langage ; et lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit qu'il craignait que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire, qu'il voyait bien que ce beau homme qui s'appelait Manon, était une fille que j'enlevais de l'Hôpital et qu'il n'était pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'était qu'une envie de me faire payer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital pour ne pas filer doux. Tais-toi, lui dis-je, il y a un louis d'or à gagner pour toi. Il m'aurait aidé, après cela, à brûler l'Hôpital même.²⁶¹

Enfin, quand des Grieux, après la ruine totale, suit sa maîtresse au Havre, les gardiens lui accordent le droit de parler avec Manon à condition qu'il paie un écu²⁶² de l'heure, « prix courant de Paris »²⁶³.

Le chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit que les ordres qu'ils avaient de veiller sur leurs captives étaient d'une extrême rigueur ; que je lui paraissait néanmoins si joli homme, que lui et ses compagnons se relâcheraient un peu de leur devoir ; mais que je devais comprendre qu'il fallait qu'il m'en coûtât quelque chose. [...] Il ne vous coûtera qu'un écu par heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus ; c'est le prix courant de Paris. [...] Ils s'imaginèrent d'abord que ce n'était qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisait chercher un peu de passe-temps avec ces créatures ; mais lorsqu'ils crurent s'être aperçus que j'étais amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mantes, où nous avions couché, le jour que nous arrivâmes à Pacy.²⁶⁴

Le monde autour des héros est donc cruellement régné par l'argent. Néanmoins, ils ont vite compris la règle du jeu ; des Grieux, pour consoler Manon après le vol des servants, promet que « je me vengerai sur quelque dupe, à l'hôtel Transylvanie »²⁶⁵. En outre, quand, au début de l'histoire il s'installe à Chaillot avec Manon, il lui assure que : « il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes »²⁶⁶.

²⁶¹ M., p. 133.

²⁶² J.-L. Tavenier, *Insee (Institut national de la statistique et des études économiques). Convertisseur franc-euro : Pouvoir d'achat de l'euro et du franc*, 2017, <<https://www.insee.fr/fr/information/2417794>> (consulté le 22 avril 2017). Vers 1731, un écu valait trois francs/livres en 1731, d'après l'analyse de Sgard, et environ 30 francs français en 1968 ce qui donne 35,88 euros en 2017.

²⁶³ M., p. 196.

²⁶⁴ *Ibid.*

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 99.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 85.

Quatre pages plus loin, après la perte de Chaillot, il évoque de nouveau ces « changements que j'espérais »²⁶⁷ ; des allusions discrets, selon Joly, au désir de tuer le père et de s'enfuir avec l'héritage de son frère.²⁶⁸ Ensuite, par nécessité d'argent et par vengeance, des Grieux commet le même crime que ses servants et essaie de s'enfuir avec la fortune du jeune M... G.... Ainsi, plus les héros éprouvent des difficultés financières, plus ils recourent à la criminalité.

En somme, Prévost montre – tout comme Rousseau – qu'aussi longtemps que les hommes sont dépendants de l'argent, l'égalité restera toujours une rêverie, une illusion, car le besoin d'argent et sa répartition inégale sont la cause principale de l'avarice, de la corruption et de l'inégalité.

3.2 L'analyse de l'argent dans *Manon Lescaut*

Bien que des Grieux et le diplomate soient prêts à tout pour obtenir l'amour de leur maîtresse, le comportement et la motivation des héroïnes (Manon et Théopé), selon l'analyse de Singerman, sont ambigus. On ne saura jamais si les héroïnes sont vraiment sincères. Par exemple, au moment où des Grieux et Manon sont ruinés, Manon n'hésite pas à se vendre à un vieillard et – éblouie par la richesse du jeune G...M...– oublie vite les promesses faites à son chevalier.²⁶⁹ Selon Singerman, les héroïnes pourraient donc être des menteuses raffinées ou des hypocrites qui abusent la générosité et la crédulité de des Grieux et du diplomate pour « se ménager d'une bonne situation matérielle tout en conservant tous les avantages de la liberté personnelle »²⁷⁰. Des Grieux souligne que :

Manon était passionnée pour le plaisir. Je l'étais pour elle. Il nous naissait, à tous moments, de nouvelles occasions de dépense ; et loin de regretter les sommes qu'elle employait quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyais propre à lui plaire.²⁷¹

Ainsi, des Grieux, par peur de perdre sa maîtresse, devient obsédé par l'argent.²⁷² C'est pourquoi, selon Sgard, « l'attention apportée à la question d'argent dans *Manon Lescaut*, est sans analogue dans toute l'œuvre de Prévost, voire dans la littérature du temps »²⁷³.

En outre, les manques d'argent de des Grieux et de Manon, permettent de mesurer les écarts de fortune dans la hiérarchie sociale et indiquent les étapes de leur dégradation sociale²⁷⁴ ; entre le moment où des Grieux décide de s'installer à Chaillot avec Manon, après la fuite d'Amiens, et de vivre 'sobrement' en dépensant 2 000 écus (6 000 francs-1731 ou livres) par an, et le moment

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 88.

²⁶⁸ R. Joly, *op. cit.*, p. 3.

²⁶⁹ A. J. Singerman, « Introduction », *op. cit.*, p. 16.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 22-23.

²⁷¹ M., p. 85.

²⁷² R. Joly, *op. cit.*, p. 2.

²⁷³ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 273.

²⁷⁴ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 14.

où il suit Manon au Havre, à pied et dans sa boue, la ruine est brutale.²⁷⁵ Sgard résume que Manon vole 60 000 francs de M. B. en deux ans, environ 7 400 francs du vieux G. M., et plus de 10 000 francs de son fils. Ce sont-là des sommes coquettes si l'on observe que le revenu mensuel d'un abbé comme Tiberge est de 250 francs²⁷⁶, on comprend déjà pourquoi les héros sont arrêtés et mis en prison. Et tout ça, parce qu'elle rêve de luxe, de rouler dans de splendides voitures et de sauver son 'équipage'. Des Grieux explique que :

J'ai toujours été persuadé qu'elle était sincère ; quelle raison aurait-elle eue de se contrefaire jusqu'à ce point ? Mais elle était encore plus volage, ou plutôt elle n'était plus rien, et elle ne se reconnaissait pas elle-même, lorsque ayant devant les yeux des femmes qui vivaient dans l'abondance, elle se trouvait dans la pauvreté et le besoin.²⁷⁷

Néanmoins, des Grieux, devant l'argent, reste complètement désarmé. Il essaie, de manière désespérée et maladroite, de calculer, de compter, car le nouveau monde dans lequel il entre, le monde social qui l'entoure, semble fonctionner sur le principe que tout s'échange, que tout s'achète. En outre, ce qui lui échappe – défavorisé à cause de sa position comme cadet de la famille et privé d'héritage – c'est la source de la fortune ; il observe le va-et-vient de l'argent qui le tourmente²⁷⁸, mais n'arrive pas à gérer ses finances.

Contrairement à l'image que donne des Grieux, mais conforme aux idées de Manon, Diderot, dans son encyclopédie, prétend que le luxe « ajoute au bonheur de l'humanité » et « contribue à la grandeur et à la force des Etats »²⁷⁹. Le luxe, estime Diderot, d'un point de vue social, est à la fois une valeur économique et morale : il constitue un élément de la culture des peuples et une valeur de civilisation.²⁸⁰

En revanche, Voltaire avertit contre l'aspiration au luxe dans son *Dictionnaire philosophique* : « Si par luxe », dit-il « vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre : dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité »²⁸¹. Il condamne donc ce qu'il y a de pervers et de pervertissant dans le luxe.²⁸² En comparant l'image du luxe qu'on retrouve chez Prévost, chez Diderot et chez Voltaire, la question est de savoir si le luxe contribue au bonheur, ou s'il pervertit plutôt les esprits.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 14-15.

²⁷⁶ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 275.

²⁷⁷ M. p. 136.

²⁷⁸ R. Joly, *op. cit.*, p. 2-3.

²⁷⁹ D. Diderot et J. le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, tome 20, Genève, Pellet, 1778 [1751], p. 557.

²⁸⁰ S. Goyard-Fabre, *op. cit.*, p. 240.

²⁸¹ Voltaire, *op. cit.*, p. 525.

²⁸² S. Goyard-Fabre, *op. cit.*, p. 239.

3.3 Discours sur le bonheur

La bourgeoisie du XVIII^e siècle, selon Goyard-Fabre, se laissait assez vite pervertir par l'amour de la spéculation financière et par l'argent. Cette bourgeoisie ne tardait pas à vanter l'inégalité financière. Ainsi, Diderot faisait l'éloge du luxe des riches, Helvétius vantait la puissance de l'argent, Voltaire établissait une liaison entre la richesse et les bienfaits de la civilisation. Cependant, au XVIII^e siècle, on n'aspire pas encore à instaurer l'impérialisme du capital ; l'argent et la fructification de l'argent ne sont pas encore l'objet d'un culte, mais sont considérés comme la clé du bonheur (matériel).²⁸³

En revanche, certains auteurs font l'apologie de la modestie et de la médiocrité et soulignent les dangers du vertige et de l'aveuglement que peut causer le luxe. Dans *De l'esprit du loi*, Montesquieu écrit que : « [l]e bon sens et le bonheur des particuliers consiste beaucoup dans la médiocrité de leurs talents et de leurs fortunes »²⁸⁴. En outre, Helvétius précède les idées socialistes du XIX^e siècle en déclarant que l'inégalité de fortune est la source de tous les maux de la société ; il faut donc confronter l'abondance des uns à la misère des autres et aspirer à la médiocrité de tous.²⁸⁵ Or, cette 'médiocrité' qu'ils opposent au luxe ne s'oppose en vérité qu'à la somptuosité et au gaspillage et, comme l'explique Mauzi, la conscience bourgeoise rêve surtout d'aisance – de ne jamais connaître l'indigence et la misère – plutôt que d'ostentation.²⁸⁶

Finalement, les apologistes du luxe et les apologistes de la médiocrité sont d'accord sur un point : l'homme ne peut pas vivre dans un état de pauvreté et de privation et la valeur du luxe dépend avant toutes choses de l'usage qu'on en fait.²⁸⁷

Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, Théophraste passe de l'apologie du luxe à l'apologie de la médiocrité et de la modestie. Elevée dans la pauvreté, elle est d'abord enchantée par le luxe et par la splendeur de sa nouvelle existence au sérail. Elle appellera cette période « le plus heureux tems de ma vie »²⁸⁸ :

L'ayant prévenu en effet sur mon arrivé, il m'en fit obtenir un accueil qui remplit presque tout d'un coup l'idée que j'avois eue de ma fortune. Je fus établie dans un appartement de magnificence de ceux qui vous connoissez. Un grand nombre d'esclaves fut nommé pour me servir. Je passai quelque tems seule, à recevoir les instructions qui devoient me former pour mon sort ; et dans ces premiers jours où je goûtai toute la douceur d'être servie au moindre signe, d'obtenir tout ce qui flattoit mes goûts, et d'être respectée jusques dans mes caprices, je fus aussi heureuse qu'on peut l'être par un bonheur d'imagination. Ma satisfaction augmenta même,

²⁸³ *Ibid.*, p. 230.

²⁸⁴ C.-L. de Secondat de Montesquieu, *De l'esprit des lois*, *op. cit.*, p. 38.

²⁸⁵ S. Goyard-Fabre, *op. cit.*, p. 240.

²⁸⁶ R. Mauzi, *L'idée de bonheur au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine Reprints, 1979, p. 271.

²⁸⁷ S. Goyard-Fabre, *op. cit.*, p. 240-241.

²⁸⁸ G. M., p. 85.

lorsqu'après quinze jours de préparation, le bacha vint me déclarer qu'il me trouvoit plus aimable que toute ses femmes, et qu'à tout ce que j'avois déjà obtenu de sa libéralité, il donna ordre qu'on joignît mille nouveaux présents, dont l'abondance éteignoit quelquefois mes désirs.²⁸⁹

En outre, il y a une forte ressemblance entre la façon dont Théopbé est accueillie au sérail de Chériber et la façon dont Manon est accueillie à la maison du jeune G...M... :

G...M... l'avait reçue avec une politesse et une magnificence au-delà de toutes ses idées. Il l'avait comblée de présents. Il lui faisait envisager un sort de reine. Elle m'assurait néanmoins qu'elle ne m'oubliait pas, dans cette nouvelle splendeur ; mais qu'ayant pu faire consentir G...M... à la mener ce soir à la comédie, elle remettait à un autre jour le plaisir de me voir [...].²⁹⁰

Ce n'est qu'à ce moment que des Grioux se rend compte que Manon, depuis leur rencontre, préfère le plaisir aux preuves d'amour. Quand il pénètre dans la maison du jeune G... M... et retrouve son infidèle maîtresse, il marque que « le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs »²⁹¹. Selon Démoris, le fait que, pour Manon, des Grioux passe toujours au second plan, confirme qu'elle est incapable d'accéder à la plénitude de l'amour, car ce qui la passionne réellement, c'est des carrosses, des soirées au théâtre et le monde des objets.²⁹² Ainsi, le vrai bonheur, pour Manon, semble être le luxe et l'aisance.

En revanche, Théopbé, après quelque temps, est de moins en moins fascinée par le luxe et par la somptuosité du sérail. Elle commence à aspirer à un autre bonheur.

Cette situation [luxueuse], dans laquelle j'ai passé deux mois, a sans doute été le plus heureux tems de ma vie. Mais je m'accoutumai insensiblement à ce qui avoit le plus de charmes pour piquer mes inclinations. L'idée de mon bonheur ne me touchoit plus, parce que je n'y voyois plus rien qui réveillât mes sens. Non seulement je n'étois plus flatté de la promptitude qu'on avoit à m'obéir, mais je n'avois plus rien à commander. Les richesses de mon appartement, la multitude et la beauté de mes bijoux, la somptuosité de mes habits, rien ne me présentoit plus à moi sous la forme que j'y avois trouvée d'abord. Dans mille momens où je ne me sentois à charge à moi-même, j'adressois la parole à tout ce qui m'environnoit : Rendez-moi heureuse, disois-je à l'or et aux diamants. Tout étoit muet et insensible.²⁹³

C'est le diplomate – sans qu'il l'ait voulu – qui lui fait miroiter un autre bonheur que celui de la fortune est des richesses²⁹⁴. A partir de ce moment, le monde de Théopbé bascule ; elle se

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 85.

²⁹⁰ *M.*, p. 159.

²⁹¹ *Ibid.*, 165.

²⁹² R. Démoris, *op. cit.*, p. 90.

²⁹³ *G. M.*, p., 85-86.

²⁹⁴ *Ibid.*, p., 88.

transformera en apologiste de la médiocrité des biens et elle refuse l'offre de mariage du sélictar, qui essaie de la convaincre en lui promettant la fortune la plus fabuleuse :

une superbe maison qu'il avoit sur le Bosphore, dont il étoit résolu de lui abandonner la jouissance pour toute sa vie, avec un revu qui répondit à la magnificence d'une si belle demeure. Elle y seroit non-seulement libre et indépendante, mais elle y auroit une autorité absolue sur tout ce qui dépendoit de lui. Il lui donneroit trente esclaves de l'un et de l'autre sexe, tous ses diamants, dont le nombre et la beauté lui causeroient de l'admiration, et le choix continuel de tout ce qui pourroit flatter son goût. [...] Rien n'étoit mieux fondé qu'une fortune dont il faisoit son ouvrage.²⁹⁵

Bien que Manon n'ait probablement pas hésité à accepter une offre si tentante, le bonheur pour Théopbé, ne réside plus dans la richesse. Ce qu'elle cherche, c'est un bonheur spirituel, fondé sur la liberté. Elle décide donc de racheter d'autres concubines avec ses bijoux, qui ne valent plus qu'un mauvais souvenir de son passé au sérail. Le diplomate observe :

Elle commença par se défaire de toutes les pierreries qu'elle avoit reçues de Chéribér, et de plusieurs présens considérables que je lui avois fait accepter. Après m'avoir confessé qu'elle les avoit convertis en argent, elle m'apprit l'usage qu'elle vouloit faire de cette somme, et elle me pressa par les plus tendres motifs de la charité d'y joindre quelque partie de mon superflu. [...]. La curiosité ne m'a jamais porté à m'informer ce que Théopbé y avoit mis du sien ; mais je vis bientôt chez moi plusieurs filles extrêmement aimables, dont elle n'avoit pu rompre les chaînes pour des sommes médiocres, et si l'on y joint la dépense qu'elle fut obligée de faire pour les renvoyer dans leur patrie, on ne doutera point que ses libéralités n'eussent beaucoup dépassé les miennes.²⁹⁶

En somme, Prévost montre qu'il existe un bonheur terrestre au-delà du matériel. Il condamne l'inégalité de fortune et le caractère injuste de la répartition des biens dans la société, car c'est cette répartition inégale des fortunes qui corrompt les esprits. Ainsi, on peut dire que les idées de Prévost s'approchent néanmoins à la tendance de la littérature utopique, car à Nouvelle-Orléans – pas un paradis ou une utopie, mais plutôt une version affaiblie de la société occidentale où tout le monde est impécunieux et où il n'y a pas de « de femmes qui vivaient dans l'abondance »²⁹⁷ avec lesquelles Manon ne cessait pas de se comparer – Manon oublie son désir de luxe. Elle se réjouit même quand des Grioux raconte de son « petit emploi » que lui procure le gouverneur : « Quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettait en état de vivre sans être à charge de personne. [...] J'étais réglé dans ma conduite, Manon ne l'était pas moins »²⁹⁸.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 126-127.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 247-248.

²⁹⁷ *M.*, p. 136.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 206.

Conclusion

Un premier point contre lequel Prévost s'insurge est la profonde inégalité entre les différentes classes sociales du XVIII^e siècle. Prévost souligne cette inégalité dans *Manon Lescaut* en juxtaposant les trois protagonistes qui incarnent chacun une des trois grandes classes de l'Ancien Régime. Ainsi, des Grieux appartient à la noblesse, Manon au tiers état et Tiberge incarne à la fois le clergé et la bourgeoisie et - vu qu'il vient d'une famille honorable, mais pauvre - forme le pont entre des Grieux et Manon. Prévost montre également la force de cette hérédité sociale en soulignant qu'elle constitue le plus important obstacle entre les amants qui les sépare et les éloigne. Finalement, l'injustice sociale de la société française du XVIII^e siècle se reflète également dans le trajet de des Grieux, qui, bien que ses intentions soient pures et honnêtes, passe par toutes les classes sociales, jusqu'à l'échelon le plus bas.

Quand on analyse *Histoire d'une Grecque moderne*, on constate que Prévost y souligne surtout l'inégalité sociale entre les hommes et les femmes, car les femmes de son époque, en Occident ou en Orient, restent toujours dépendantes des hommes. Ainsi, Prévost préfigure les idées de Montesquieu et de Rousseau en insinuant que les structures de la société causent l'inégalité (cf. Montesquieu) et que la prétendue égalité n'est qu'illusoire et sert à maintenir le pauvre dans la pauvreté et le riche dans son usurpation (cf. Rousseau).

Ensuite, le comportement 'criminel' de des Grieux est clairement motivé par une idée de révolte contre son père, contre l'autorité centrale et même contre Dieu. Cette image d'insoumission rappelle l'essai philosophique de Locke ; *Traité du gouvernement civil* (1689). Locke constate qu'on pouvait difficilement abandonner l'idée du droit paternel, la première figuration du pouvoir absolu. Cependant, selon Locke, l'état patriarcal de l'origine des temps n'a que pu reposer sur un consentement tacite des 'enfants'²⁹⁹ et, pour se libérer du pouvoir paternel, il faut d'abord se libérer de ce consentement tacite, c.à.d., se révolter.

La deuxième partie du premier chapitre se concentre sur l'injustice dans la société à l'égard des femmes. Les aventures de Manon et de Théopé se présentent comme un plaidoyer qui condamne la condition féminine du début du XVIII^e siècle, car les malheurs des héroïnes semblent les conséquences de leur nature, de leur éducation et de l'égoïsme masculin, alors que la position et l'éducation des hommes sont toujours protégées par la société tout entière.³⁰⁰ Une première critique sur la condition féminine dans *Manon Lescaut* et *Histoire d'une Grecque moderne*, se manifeste par le silence des héroïnes ; elles n'existent qu'à travers le regard du

²⁹⁹ P. Hazard, *op. cit.*, p. 63-64.

³⁰⁰ J. Sgard, *Prévost romancier, op. cit.*, p. 68-69.

narrateur³⁰¹, et plus les histoires avancent, plus l'égoïsme du diplomate et de des Grieux passe au premier plan. Ainsi, la seule chose qu'on sache de Théophraste et de Manon, c'est qu'elles sont extraordinairement belles. Le fait que Prévost suggère dans ses œuvres que la beauté de la femme constitue sa seule identité, peut être conçu comme une deuxième critique sur la condition féminine au XVIII^e siècle. C'est pourquoi on suppose que Prévost a été influencé par les *Réflexions nouvelles sur les femmes* (1727), une œuvre « féministe » de la salonnière Mme de Lambert dans laquelle elle estimait que la société destine les femmes surtout à l'amour, tandis qu'elles aussi sont capables de grandes choses.³⁰² Ainsi, Prévost condamne la 'soi belle et tais-toi' -condition des femmes de son époque et – tout comme Diderot dans son essai *Sur les femmes* (1772), quarante ans plus tard – décrit les femmes, censurées et dominées par les hommes, comme les victimes de la société.

Dans le deuxième chapitre, consacré à l'analyse des aspects religieux dans Prévost, on constate que Prévost – tout comme des Grieux – hésite entre deux valeurs opposées. Dans ses œuvres, il ne cherche pas à confirmer la vérité religieuse, mais il exprime, d'un côté, l'aspiration à la religion et de l'autre côté, l'inquiétude, le doute sur la religion et l'appel des passions.³⁰³ C'est pourquoi A. J. Singerman, dans son analyse de *Manon Lescaut*, soutient une analyse théologico-morale dans laquelle le dénouement de l'histoire et la mort de Manon symbolisent, selon lui, le retour de des Grieux vers Dieu. Or, il oublie que des Grieux a choisi délibérément de vivre par l'amour et pour l'amour et que rien ne montre qu'il le regrette. Le dénouement de *Manon Lescaut*, plutôt qu'un affichage religieux, est un plaidoyer en faveur de la vie naturelle et sensible qui s'oppose à la morale chrétienne.³⁰⁴

En outre, Singerman assimile le comportement déréglé de des Grieux à la doctrine augustinienne, selon laquelle la volonté de l'homme a été corrompue par le péché originel.³⁰⁵ Cette trace ineffaçable du péché originel, suffit à d'Holbach pour considérer Dieu comme un tyran. Bien que ni Prévost ni des Grieux ne soient aussi radicaux que d'Holbach, le drame de des Grieux se résume également en un combat contre l'idée du poids du péché originel, qui a condamné l'homme à l'esclavage par le plaisir.

Ensuite, la troisième partie du deuxième chapitre se consacre à l'analyse et la question du bonheur sur terre et du bonheur paradisiaque. Le point de départ de cette analyse, selon Rousseau et Diderot, est la perversité morale du XVIII^e siècle. Alors que Rousseau, pour trouver le bonheur paradisiaque sur terre, aspire à l'innocence enfantine, Diderot voit les cultures non chrétiennes comme des exemples de la façon dont la vie peut être vécue ; passionnée, sans crainte du péché et sans aversion pour le désir physique.³⁰⁶ Manon et des Grieux espèrent donc

³⁰¹ J. Sgard, « Introduction », *op. cit.*, p. 25-26.

³⁰² M. Launay, G. Mailhos, J. Sgard, *op. cit.*, p. 73.

³⁰³ J. Sgard, *Vie de Prévost (1697-1763)*, *op. cit.*, p. 83.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 250.

³⁰⁵ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, *op. cit.*, p. 57.

³⁰⁶ P. Blom, *op. cit.*, p. 368.

trouver un paradis sauvage à Nouvelle-Orléans pour échapper à une malédiction paternelle.³⁰⁷ Pour une brève période, ils réussissent à y vivre leur passion sans craintes et sans honte. Cependant, trop adultes entre-temps pour le paradis enfantin de Rousseau et trop proche encore de la société occidentale pour le paradis sauvage de Diderot, leur bonheur à Nouvelle-Orléans basculera au moment où ils se rendent compte que leur amour y dépend toujours d'un univers social et religieux et du bon vouloir de ceux qui y détiennent le pouvoir.³⁰⁸

Dans la partie sur l'amour profane et l'amour divin, on constate qu'il est difficile de trouver des libertins outranciers dans les œuvres de Prévost. En effet, le libertinage et la débauche apparaissent souvent dans ses romans, mais conduisent plutôt à l'indifférence qu'à l'irrégion.³⁰⁹ Le but de Prévost, selon Sgard, est d'opposer des idées libertines à la pensée chrétienne. Ainsi, des Grioux, divisé entre l'amour profane et l'amour divin, conclut que la raison ne peut pas contredire les impulsions du cœur ou les penchants de la nature, puisqu'elle est censée les rejoindre. Ses actes et aventures 'criminelles' procèdent donc d'une déception profonde envers l'amour divin et c'est pourquoi il reste douloureusement fidèle à son amour pour Manon, qui symbolise pour lui l'accomplissement du bonheur. D'où une absence de remords.

Ce bonheur terrestre, Sade le poursuivait également. Cependant, son approche du bonheur s'oppose à celle de Diderot ou de Rousseau. Sade prône l'expansion forcée de l'individu et l'abandon du remords qui font taire la sensibilité. Au lieu de 'fuir' la société (cf. Rousseau et Diderot), Sade veut détruire la société : ce n'est qu'ainsi que l'individu pourra se libérer.³¹⁰ Le libertinage d'esprit de des Grioux s'éloigne donc trop du libertinage des mœurs de Sade pour qu'on puisse le considérer comme un vrai 'greluchon' ou un libertin impie. Dans *Histoire d'une Grecque moderne*, le diplomate, dont le comportement semble, en premier instant, annoncer les idées de Sade, annonce, en réalité, le thème de Valmont ; le thème du libertin pris au piège de l'amour.³¹¹ Plus l'histoire avance, plus le diplomate s'écarte donc de la vision du bonheur de Sade, puisque, face aux enfers de la jalousie, il exprime une nostalgie et une aspiration à l'amour sincère.³¹²

L'analyse du péché, dans Prévost, reste donc dans un contexte chrétien et réfère toujours au péché originel. La nature humaine, conclut-il, sera toujours soumise à la concupiscence.³¹³ Des Grioux, plutôt l'incarnation de l'honnête homme que du libertin, s'élève contre une société corrompue qui provoque le péché pour revenir à la source des vrais plaisirs : l'amour, l'amitié, le sentiment, la probité et la morale naturelle. Ainsi, pour Prévost – comme pour Rousseau – la

³⁰⁷ R. Démoris, *op. cit.*, p. 105.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 112.

³⁰⁹ J. Sgard, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, *op. cit.* p. 122.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 128.

³¹¹ J. Sgard, *Prévost romancier*, *op. cit.*, p. 450.

³¹² *Ibid.*

³¹³ J. Sgard, *Vingt études de Prévost d'Exiles*, *op. cit.*, p. 123.

méchanceté absolue ne fait pas partie de la nature, mais de la société, qui éloigne les hommes du vrai bonheur.

Ensuite, pour revenir à l'image des femmes dans Prévost, Manon semble incarner la concupiscence et dans *Histoire d'une Grecque moderne*, Théophraste, l'ancienne concubine, paradoxalement, incarne la vertu.³¹⁴ Cependant, ce qui, selon Sgard, fait de Prévost « le plus résolument féministe des écrivains de son temps »³¹⁵ est que, dans ses œuvres, l'homme – et pas la femme – doit assumer la responsabilité du péché de la chair ; l'homme essaie toujours de réduire la femme aux dimensions de son seul désir, sans lui accorder de la liberté morale ou sentimentale.³¹⁶

Finalement, dans le troisième chapitre, on constate que le malheur des personnages dans *Manon Lescaut* et dans *l'Histoire d'une Grecque moderne* est souvent causé par le manque d'argent. Ainsi, Prévost souligne l'inégalité de fortune comme un obstacle qui empêche les amants, et les gens en général, de vivre de manière plus naturelle. En d'autres mots, Prévost montre – tout comme Rousseau – qu'aussi longtemps que les hommes sont dépendants de l'argent, l'égalité restera toujours une rêverie, car le besoin d'argent et sa répartition inégale sont la cause principale de l'inégalité, de l'avarice et de la corruption. Ainsi, la fuite en Amérique peut être un argument de rapprocher les idées de Prévost de la littérature utopique, car à Nouvelle-Orléans (une version affaiblie de la société occidentale, où tout le monde est impécunieux) Manon oublie son désir de luxe.

L'idée de Sgard que Prévost ne cherche pas « un réalisme avant la lettre » ou ne montre pas « d'intérêt à la réalité matérielle ou sociale » et ne voyait pas le roman comme une « relation de voyage »³¹⁷ doit donc être nuancée. L'image d'impuissance face à un ordre conservateur, n'est-ce pas un réalisme effrayant ? Et les aventures des amants, ne symbolisent-elles pas le voyage mentale et physique d'un processus de maturation ? En outre, on peut conclure que Prévost s'insurgeait contre les structures sociales, contre l'inégalité entre les hommes et les femmes et contre le pouvoir central sous l'Ancien Régime. En tant que déiste, il mettait en doute le pouvoir de Dieu, mais sans aboutir à l'athéisme. En outre, il dénonçait les mœurs de son époque et insistait de vivre de manière plus naturelle et sensible. Ainsi, il se rapprochait aux critiques sociales de Locke et préfigurait même certaines idées de Montesquieu, Diderot, et de Rousseau. Bien que Prévost s'écarte des idées radicalement athées et irréligieuses de d'Holbach et de Sade, il aspirait également au changement moral, politique et social.

La conclusion de cette recherche soulève d'autres questions et suggèrent des pistes de départ pour de nouvelles analyses. Ainsi, vu que l'inégalité sociale et l'inégalité de fortune jouent un

³¹⁴ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, op. cit., p. 286.

³¹⁵ J. Sgard, *Prévost romancier*, op. cit., p. 442

³¹⁶ A. J. Singerman, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, op. cit., p. 287.

³¹⁷ J. Sgard, « Introduction », op. cit., p. 11.

rôle très important dans *Manon Lescaut*, il serait intéressant d'analyser le roman selon la critique littéraire marxiste. Ce chef-d'œuvre de Prévost pourrait alors être conçu comme une réflexion sur les institutions sociales du XVIII^e siècle. En partant de cette hypothèse, il faudrait rechercher les théories socialistes et dialectiques dans *Manon Lescaut* pour voir si l'œuvre révèle une fonction idéologique, basée sur le fond et l'idéologie de l'auteur.

Deuxièmement, il serait intéressant de comparer l'analyse de *Manon Lescaut* et *Histoire d'une Grecque moderne* avec un chef-d'œuvre (littéraire) contemporain pour voir jusqu'à quel point les idées des Lumières jouent encore un rôle dans la littérature contemporaine ou dans la société d'aujourd'hui en général. La question serait de savoir si, deux siècles plus tard, les idées des Lumières sont encore mises en valeur ou si – dans ce monde où le respect mutuel devient insolite et l'image des oppresseurs et des opprimés habituelle, où le bonheur semble toujours réservé aux groupes privilégiés, où les pauvres sont toujours condamnés à la misère et où les riches sont de plus en plus avides de pouvoir et d'argent – il ne serait pas mieux de les revisiter.

Bibliographie

Sources primaires

- Denis DIDEROT et Jean le Rond d'ALEMBERT, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, tome 20, Genève, Pellet, 1778 [1751].
- Denis DIDEROT, « Sur les femmes », dans *Œuvres complètes de Diderot*, sous la dir. de J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier Frères, 1854 [1772], p. 251-262.
- Paul Henri Thiry d'HOLBACH, *Le christianisme dévoilé, ou Examen des principes et des effets de la religion chrétienne*, Londres, [s.n.], 1777 [1766].
- Pierre Choderlos de LACLOS, *Les liaisons dangereuses*, éd. A. Malraux et J. Malraux, Paris, Gallimard, 2014 [1782].
- Baron de LAHONTAN et Nicolas GUEUDEVILLE, *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens*, éd. G. Chinard, Baltimore, John Hopkins Press, 1931 [1703].
- Anne Therese de Marguenat de Courcelles de LAMBERT, « Avis d'une mère à sa fille », dans *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert: suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres*, Paris, L. Collin, 1808 [1728], p. 51-104.
- Anne Therese de Marguenat de Courcelles de LAMBERT, « Réflexions nouvelles sur les femmes », dans *Œuvres complètes de Madame la Marquise de Lambert: suivies de ses lettres à plusieurs personnages célèbres*, Paris, L. Collin, 1808 [1727], p. 159-192.
- Charles-Louis de Secondat de MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, Paris, Librairie Firmin-didot, 1864 [1748].
- Charles-Louis de Secondat de MONTESQUIEU, *Pensées. Le Spicilège*, éd. L. Desgraves, Paris, Editions Laffont, coll. Bouquins, 1991 [1726].
- Antoine-François PRÉVOST, *Histoire d'une Grecque moderne*, éd. Alan J. Singerman, Paris, Flammarion, 1990 [1740].
- Antoine-François PRÉVOST, *Manon Lescaut*, éd. Jean Sgard, Paris, Flammarion, 1995 [1731].
- Jean-Jacques ROUSSEAU, « Du contrat social ou Principes du droit politique », dans *Œuvres complètes de J.J. Rousseau, citoyen de Genève*, Paris, Verdière, 1826 [1762], p. 322-355.
- Donatien Alphonse François de SADE, « L'Histoire de Juliette, ou les Prospérités du vice », dans *Œuvres complètes*, tome 8, éd. A. Le Brun et J. Pauvert, Paris, éditions Pauvert, 1987 [1800], p. 1- 371.

- VOLTAIRE, *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, éd. André Versaille, Bruxelles, éditions complexe, 1994 [1764].

Sources secondaires

- Philipp BLOM, *Het verdorven genootschap : De vergeten radicalen van de Verlichting*, Amsterdam, De Bezige Bij, 2010.
- Natalie Zemon DAVIS et Arlette FARGE, « Women as Historical Actors », dans *A History of Women in the West: Renaissance and Enlightenment paradoxes*, Cambridge, Harvard University Press, 1992, p. 1-8.
- René DÉMORIS, *Le silence de Manon*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.
- William FAULKNER, *The Mansion*, London, Chatto and Windus, 1961.
- Simone GOYARD-FABRE, *La philosophie des Lumières*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1972.
- Stephanie Barbé HAMMER, *The Sublime Crime: Fascination, Failure, and Form in Literature of the Enlightenment*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1994.
- Paul HAZARD, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, tome 2, Paris, Boivin, 1935.
- Paul HOFFMANN, *La femme dans la pensée des lumières*, Genève, Slatkine, 1995.
- Raymond JOLY, « Les Fantômes de l'argent dans *l'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* », *Man and Nature*, 1, 1982, p. 1–13.
- Bart KEUNEN, Bart VAN DER STRAETEN, Sofie VERRAEST, *Ik en de stad*, Gent, Academia Press, 2016.
- Michel LAUNAY, Georges MAILHOS, Jean SGARD, *Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle*, Paris, Bordas, 1969.
- Elisabeth LAVEZZI, « L'odalisque au livre. Livre et lecture dans *Histoire d'une Grecque moderne* », dans *L'épreuve du lecteur : Livres et lectures dans le roman d'Ancien Régime*, sous la dir. de J. Herman et P. Pelckmans, Louvain, Peeters, 1995, p. 251-260.
- Roger MATHÉ, *Manon Lescaut: Abbé Prévost; analyse critique*, Paris, Hatier, 1970.
- Robert MAUZI, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, Paris, Bibliothèque 10/18, 1965, p. I-XXXVIII.

- Robert MAUZI, *L'idée de bonheur au XVIIIe siècle*, Genève/Paris, Slatkine Reprints, 1979.
- Nancy K. MILLER, « The Gender of the Memoir-Novel », dans *A New History of French Literature*, sous la dir. de D. Hollier, Cambridge, Harvard University Press, p. 436-442.
- Francis PRUNER, « Psychologie de la Grecque moderne », dans *L'abbé Prévost : Actes du Colloque d'Aix-en-Provence, faculté des lettres et sciences humaines d'Aix, 20 et 21 Décembre 1963*, Gap, éditions Ophrys, 1965, p. 139-146.
- Rolf REICHARDT, « Egalité », dans *Le monde des Lumières*, sous la dir. de V. Ferrone et D. Roche, Paris, Fayard, 1999, p. 97-110.
- Jean-Paul SARTRE, « *Huis clos* » suivi de « *Les mouches* », Paris, éditions Gallimard, 2000 [1943].
- Jean-Paul SERMAIN, *Rhétorique et roman au dix-huitième siècle : L'exemple de Prévost et de Marivaux (1728-1742)*, Oxford, Voltaire Foundation/ Paris, Universitaires de France, coll. Vif, 1999.
- Jean SGARD, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Manon Lescaut*, Paris, Flammarion, 1995, p. 5-41.
- Jean SGARD, *Prévost romancier*, Paris, Librairie José Corti, 1968.
- Jean SGARD, *Vie de Prévost (1697-1763)*, Québec, PUL, 2006.
- Jean SGARD, *Vingt études sur Prévost d'Exiles*, Grenoble, ELLUG, 1995.
- Alan J. SINGERMAN, « Introduction », dans A.-F. Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*, Paris, Flammarion, 1990, p. 10-40.
- Alan J. SINGERMAN, *L'abbé Prévost: L'Amour et la Morale*, Genève, Librairie Droz S. A., 1987.
- Albert SOBOUL, *La France à la veille de la Révolution*. Paris, CDU, 1969.
- Albert SOBOUL, *La société française dans la seconde moitié du XVIIIe siècle: structures sociales; cultures et modes de vie*, Paris, CDU, 1969.
- Jean-Luc TAVENIER, *Insee (Institut national de la statistique et des études économiques). Convertisseur franc-euro : Pouvoir d'achat de l'euro et du franc*, 2017, <<https://www.insee.fr/fr/information/2417794>> (consulté le 22 avril 2017).
- Alfred de VIGNY, *Lettres d'un dernier amour: correspondance inédite avec "Augusta."*, éd. Verdun L. Saulnier, Paris, Droz, 1952 [1862].

Table de matières

Avant-propos	2
Résumé	3
Introduction	5
1. Politique et société	8
1.1 L'inégalité sous l'Ancien Régime	8
1.1.1 Les classes sociales et l'inégalité judiciaire	8
1.1.2 La passion amoureuse souligne l'inégalité.....	12
1.1.3 La révolte contre l'autorité centrale	15
1.2 La représentation de la femme dans <i>Manon Lescaut</i> et <i>Histoire d'une Grecque moderne</i>	18
1.2.1 La vision féministe de Prévost	18
1.2.2 Femme dominatrice vs. femme dominée	21
1.2.3 L'éducation féminine	24
2. Religion	27
2.1 La mise en question de l'idée de Dieu et le rejet des doctrines	27
2.1.1 La vision déiste.....	27
2.1.2 Le péché originel et son héritage.....	30
2.1.3 Le paradis perdu	33
2.2 L'amour divin vs. l'amour profane	37
2.2.1 Le libertinage et la morale.....	37
2.2.2 L'amour incestueux et la vertu.....	39
2.2.3 Vénus et la Vierge	41
3. Propriété et argent	43
3.1 La propriété et l'inégalité sociale.....	43
3.2 L'analyse de l'argent dans <i>Manon Lescaut</i>	47
3.3 Discours sur le bonheur	49
Conclusion	52
Bibliographie	57

Nombre de mots : 24 729

